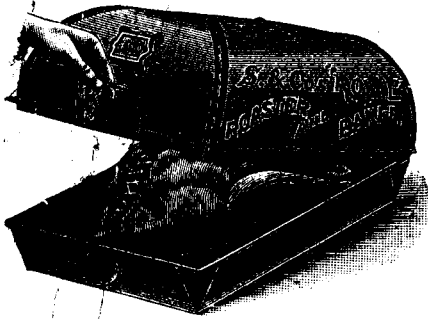


PRIX  
\$2.00

# Le coin du feu

REVUE  
FÉMININE MONTREAL



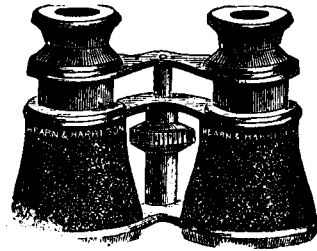


soire Royale épargnant 20% de viande, outre  
pensant d'arroser le rôti; prix, de \$1.00 à \$2.25  
ue.

urs de \$5.00 vendus à \$3.00.

à laver. Cafetières en cuivre viennoises, Balais à  
pis, de \$2.00 à \$5.50. Sonneries Electriques posées  
neuf ou réparées à ordre chez

A. SURVEYER, 6 rue St. Laurent.



Thermometres,  
Barometres  
Instruments  
de dessin  
Photographie

CHEZ

HEARN & HARRISON,  
OPTICIENS,

1640-1642 NOTRE DAME, - MONTREAL.

Loupes,

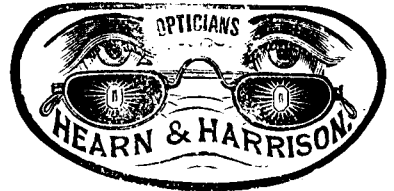
Microscopes,

Lanternes

Magiques,

Graphoscopes,

Pince-nez. 1640-1642 NOTRE DAME ST



The Gendron Mfg. Co., Ltd.,

MANUFACTURERS DE.....



Bicycles (Safety),  
Carrosses d'Enfants,  
Etc., etc.

*Nouveautés en Rattan et Bamboo.*

1908 et 1910 RUE NOTRE-DAME.

VAISSELIES, VERRERIES. LAMPES,  
THES, CAFES ET EPICES.

G. A. DUCLOS & CIE

1785 RUE STE-CATHERINE

- - HUILES - -

CANADIENNE - AMERICAINE  
ASTRALE

PHARMACIE DU DR. LAPORTE

I. E. W. LECCURS, GERANT.

1130 RUE ONTARIO, MONTREAL.

Prescriptions remplies avec soin.

LE

Stimulant au Vin de Rancio

DE LA

Maison CUSENIER de Paris

Est le Meilleur Tonique.

Un verre avant chaque repas reconstitue le tempérament le plus faible.

# LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

ABONNEMENT :  
\$2.00 PAR ANNEE. }

JANVIER 1895

{ ADMINISTRATION :  
63 RUE ST. GABRIEL.

## SOMMAIRE

LA PLANCHETTE, . . . . .	<i>Mme Dandurand.</i>	L'ART DE LA PEINTURE AU CANADA, .	<i>Mme Dandurand.</i>
TRAVERS SOCIAUX (Faux dévouement),	<i>Marie-Vieuxtemps.</i>	LA MODE, . . . . .	*** *
DE LA CONDITION PRIVÉE DE LA FEMME, . . .	<i>Yvonne.</i>	L'ASSOCIATION ARTISTIQUE, . . . . .	<i>Métrove.</i>
HYGIÈNE, . . . . .	***	CUISINE, . . . . .	<i>Tourne-Broche.</i>
HISTRIONISME, . . . . .	<i>Ed. Drumont.</i>	LA SECONDE MÈRE DE MARIE, . . . . .	<i>Mme Dandurand.</i>
UN PORTRAIT DU SAVANT PASTEUR, . . . . .	<i>Bianchon.</i>	CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON, . . . . .	***
SAVOIR VIVRE, . . . . .	**	ICI ET LÀ, . . . . .	***

Tout abonnement finit le 31 décembre. Nos abonnés seront donc les bienvenus à nous sauver les frais d'un collecteur en passant à notre bureau, No. 63 rue St. Gabriel, payer les \$2.00 de l'abonnement ou en expédiant ce montant en mandat-poste sans attendre une note de l'administration.

## La Planchette.

Voilà un personnage auquel, vraiment, on a fait une *réclame* digne d'une meilleure cause.

L'on devait s'attendre que le hazard heureux, que le premier et unique succès d'une prédiction approximative sur la date de la mort d'un homme d'état mettrait en émoi la crédulité populaire et agiterait le ferment de superstition qui existe à l'état plus ou moins latent dans l'âme de la foule.

Le devoir des journalistes était, en cette occurrence, de réduire à ses justes proportions la valeur de l'incident et d'opposer au réveil de la superstition un langage calme et raisonnable. C'est le contraire qui est arrivé.

On a traité avec le plus grand sérieux les divagations d'une planche mobile conduite par des

mains nerveuses. Beaucoup en ont parlé sans rire, qui y croient juste autant qu'à la poule aux œufs d'or. Cette hypocrisie est un crime en ce qu'elle rejette notre population dans la croyance aveugle aux sortilèges et aux maléfices infernaux.

L'Eglise enjoint à ses enfants de ne pas se livrer aux pratiques du spiritisme, non pas qu'elle attribue certainement ses révélations plus ou moins véridiques aux puissances infernales, mais parce qu'Elle voit dans les opérations mystérieuses dont il s'accompagne, un danger.

Rome ne s'est pas encore prononcée sur le principe du spiritisme, mais en attendant que la science l'ait découvert—et elle autorise les savants à multiplier leurs expériences et les recherches pour arriver

à cette découverte—elle défend aux catholiques de chercher à arracher à une puissance inconnue, par conséquent suspecte, les secrets de la Providence.

Il se peut que la cause du spiritisme soit toute naturelle comme celle de l'électricité, qui, elle aussi, affecte des allures mystérieuses. Je suis sûre que si un de nos grand'pères sortait pour un moment de son tombeau, et voyait l'un de nos tramways électriques glisser le long des rues, il penserait tout de suite que le diable invisible y est attelé. Mais il lui faudrait du même coup admettre que Satan est devenu bien bon enfant, puisque son équipage nous conduirait à l'église aussi bien qu'au marché et chez l'épicier.

Le spiritisme, dégagé de toute supercherie, ressemble pas mal au magnétisme. Une assemblée de spirites convaincus et sincères peut fort bien n'être qu'une série de médiums, obéissant inconsciemment à la suggestion d'un chef siégeant au milieu d'eux.

Ces prophéties controuvées, ces déclarations menteuses et quelquefois ordurières ne ressemblent-elles pas aux incohérences, aux folles imaginations du rêve, et à la secrète perversité de l'esprit humain lui-même ? Ne seraient-elles pas dans un grand nombre de cas des phénomènes d'auto-suggestion ?

Tant que les manifestations des prétendus *esprits* ne nous révéleront rien de supérieur à notre entendement, rien qu'un esprit un peu actif ne puisse inventer ; tant que *l'âme* des tables et des planchettes se renfermera dans les limites de notre rhétorique ; tant qu'elle ne saura d'elle-même rectifier les fautes d'orthographe de la main ou du cerveau qui les dirige ; tant qu'elle ne cessera de mentir et de divaguer comme les bohémiennes, diseuses de bonne aventure, je ne pourrai me ré-

soudre à voir dans le spiritisme autre chose qu'une mystification—tout au plus un phénomène magnétique.

Les jongleurs de l'Inde, grâce à ce pouvoir de la suggestion, accomplissent bien d'autres miracles que la misérable Planchette. Obéissant à leur injonction mentale, les objets les plus lourds se soulèvent seuls de terre et exécutent les mouvements les plus invraisemblables.

Au reste tout ce qui nous paraît naturel — comme notre existence même — touche par son origine au surnaturel.

Nous ne connaissons jamais le dernier ou plutôt le premier mot de rien ici-bas. Nous vivons entourés de prodiges qu'on s'est habitué à appeler *naturels* et dont le principe reste le secret du bon Dieu.

Qu'on nous explique donc par exemple la germination du grain de blé !

J'aime à croire que la Toute-Puissante Providence, maîtresse du monde, a son mot à dire dans tout cela et qu'il ne doit pas lui être particulièrement agréable qu'on appelle sataniques les forces mystérieuses qu'elle a déposées dans le sein de l'Univers et que l'homme indolent, puénil, dégenéré met tant de siècles à découvrir.

L'Eglise, je le répète, donne libre carrière à la science et attend que celle-ci ait démontré, non par des hypothèses et des conjectures, mais par des données positives, la cause naturelle du prétentieux *spiritisme*, pour autoriser des jeux alors reconnus innocents ; jusque là elle les défend comme des pratiques superstitieuses. Il faut en ceci, comme sur tous les points de sa doctrine, admirer sa haute sagesse.

M<sup>me</sup> Dandurand.

## Travers Sociaux.

### FAUX DÉVOUEMENT.

Peut-il arriver qu'on soit *trop bon* ? Est-il prudent de blâmer l'excès d'une qualité ? Vaut-il mieux subir les conséquences de cet excès que de risquer de jeter les gens sur la piste opposée qui est l'égoïsme, en les éclairant sur leur trop grande bonté ?

Il me faudrait ici les lumières d'un théologien, non pas pour m'aider à former mon opinion, j'en ai une toute faite sur ce sujet, mais pour m'assurer que mon idée est juste.

Car je crois, moi, qu'il ne faut pas être *trop bon*. Ne vous ai-je pas dit déjà que les épouses *servile-*

ment dévouées faisaient les maris tyranniques et égoïstes—c'est-à-dire mécontents ? De même les pères et les mères d'une complaisance outrée rendent leurs enfants exigeants, paresseux — c'est-à-dire ingrats et malheureux.

Ce résultat les étonne, et ils gémissent.

— "C'est singulier ; nous ne refusons rien à nos enfants, nous ne sommes préoccupés que de leur bonheur ; les plus belles récompenses sont promises à leurs efforts, et cependant jamais ils ne semblent pleinement satisfaits et rien ne peut éveiller leur ambition ou stimuler leur nonchalance."

Et de fait, ces précoces blasés, pour lesquels on se déchire les mains à écarter sur leur passage les ronces de la vie, rappellent, par leurs gestes lassés et l'expression atone de leur regard, ces romains de la décadence représentés au Musée du Louvre dans le tableau d'un grand maître.

L'habitude de ne rien faire sans le secours d'autrui, l'incapacité de l'effort se traduit extérieurement chez eux par un affaissement du corps toujours replié, appuyé en entier, à demi couché.

En les regardant on sent quelquefois comme un violent désir de redresser ces roseaux sans sève, de faire surgir ces volontés somnolentes, de tendre ces nerfs de laine, de vivifier ces membres morts, au moyen de l'excellente et hygiénique friction dont ils ignorent les âpres bienfaits et qui s'appelle... *le fouet*. Oh la bonne résurrection et le reconfortant spectacle que celui d'un regard éteint s'animent tout-à-coup d'un éclair d'indignation, de colère, de volonté ! ...

Quelque désagréable que puisse être la douche au moment où il la reçoit, le patient lui-même ne pourrait s'empêcher d'en ressentir les bons effets. Et si l'on cédait à la tentation de fustiger ainsi les enfants gâtés, je suis sûre qu'ils nous seraient reconnaissants de leur avoir procuré une véritable émotion, de leur avoir mis le sang en circulation, le cerveau en ébullition, les muscles en activité, de leur avoir fait goûter pour un moment la saine plénitude de la vie.

Notre jeunesse apathique ne sait même plus se tenir debout. La *tenue*, c'est-à-dire l'art de régler ses gestes et de composer son maintien pour un être sociable, est chez la nouvelle génération fort négligée.

On n'a qu'à l'observer dans un salon. Les jeunes gens s'étalent ou s'allongent sur les divans. Ils ne savent pas garder avec les dames la "distance respectueuse ;" ils rapprochent d'elles leurs sièges jusqu'à les toucher ou s'asseyent sur le même sofa.

Leurs mains sont dans leurs poches, derrière leur dos, sous les basques de leur habit, nouées derrière leur tête, appuyées sur le dossier de la chaise de leur voisine, partout, enfin, si ce n'est là où elles devraient être.

L'habitude de conserver son chapeau pour la durée d'une visite de jour a l'avantage d'occuper ces extrémités encombrantes... au repos. En Europe il est d'usage de tenir son claque sous le bras tout le temps d'un bal.

Beaucoup d'hommes ici se dispensent de cette contrainte imprimant au maintien une sobriété de gestes et une réserve qu'ils appellent : gaucherie.

Ils laissent d'ordinaire leur couvre-chef dans l'antichambre, ou le déposent sur un meuble. Ils sont plus libres ainsi pour fourrager le fond de leurs poches, se frictionner les genoux, tordre les glands d'un coussin, se cramponner aux bras d'un fauteuil comme de vieux paralytiques, tourmenter leur moustache, voire même (O horreur !) pour caresser leur botte.

Les jeunes filles, elles, se croiseront les bras— sinon les jambes, — laisseront en causant, tomber leur tête sur le dossier de leur chaise, se berceront à perdre haleine, s'enfonceront dans de larges fauteuils destinés aux personnes plus âgées ou supporteront nonchalamment leur mento dans leur main gantée.

Ce n'est plus de la tenue cela, c'est du laisser-aller, et un laisser-aller qui donne à notre société un cachet, non pas de *rastaquouérisme*, — le mot est trop fort,— mais de peuple fruste et primitif.

Voilà donc ce que les indulgentes mamans doivent commencer par redresser chez leurs garçons et leurs filles.

Mais c'est dans les rapports de la vie intime des familles qu'on découvre surtout des témoignages de cette indulgence débonnaire, ou, pour mieux dire, de cette faiblesse que je vous dénonçais au début.

Nous remarquons il n'y a pas longtemps que les jeunes canadiennes sont de moins en moins industrieuses. Ce n'est pas leur faute.

Leur éducation est volontairement négligée du côté des arts domestiques.

Dans la très grande majorité de nos familles aisées, mais sans fortune assurée, les filles en savent moins long sous ce rapport que les princesses royales d'Angleterre qui ont appris à coudre et à faire la cuisine. Ces familles souvent ne sont arrivées à se faire une jolie position sociale et à la maintenir que grâce à la direction prudente, l'économie, le travail constant et la minutieuse administration de la mère.

Que fera cette femme raisonnable quand ses enfants grandiront? Vous croyez qu'elle enseignera à ses fils à avoir de l'ordre, afin qu'une fois mariés ils ne soient pas de ces hommes insupportables qu'on peut suivre à la trace dans une maison, tant ils dérangent tout sur leur passage? Peut-être vous figurez-vous qu'elle élèvera strictement ses filles dans les notions d'économie diligente qu'elle n'a cessé de pratiquer? N'en ferait-elle rien pourtant, qu'il semblerait que le chef de la famille, lui, dût être plus sensé et qu'il dût chercher, au défaut des leçons maternelles, à inculquer de sages principes à ses enfants.

Que de fois n'est-on pas désappointé à ce sujet!

C'est comme un point d'orgueil chez les gens qui ont travaillé de laisser leurs filles grandir dans l'oisiveté. C'est un luxe qu'ils s'accordent comme prix de leur vie de labeurs ou une teinte aristocratique qu'ils croient se donner en nourrissant de belles demoiselles ne sachant se tricoter une paire de bas ni faire cuire une omelette.

Quand la vanité n'est pas le mobile c'est je ne sais quelle inexplicable faiblesse qui attendrit les parents sur leur progéniture.

N'entendez-vous pas tous les jours des papas dire : " J'ai trop souffert dans ma jeunesse pour ne pas songer à exempter mon fils des privations que j'ai subies."

Et les mamans qui pouvoient seules à l'écrasante besogne du soin d'une grande famille et raccommo-  
dent, *pour se reposer*, le linge de leur demoiselle tandis que celle-ci lit dans sa chambre ou se promène : " Que la pauvre petite profite de sa jeunesse ! Je ne veux pas qu'elle ait mon sort... Le temps viendra bien assez vite où il lui faudra se sacrifier et se morfondre ! "

C'est comme si la paresse des enfants et le fait que tous leurs désirs sont comblés vengeaient ceux qui les ont élevés des peines et des luttes du passé.

Ce sentiment est incompréhensible chez des hommes d'action, fils de leurs œuvres et qui connaissent les âpres joies du travail. Il ne s'explique pas davantage chez des femmes d'expérience ayant vu plus d'une fois dans leur vie les tristes fruits d'une mauvaise éducation.

— *Ils veulent* que leurs rejetons soient heureux. *Ils ne veulent pas* qu'ils connaissent les privations. Mais sera-t-il tenu compte de ces souhaits ou de ces vœux dans la destinée de leurs descendants? Les empêcheront-ils de rencontrer le sacrifice inséparable de la vocation humaine et seront-ils toujours là pour s'interposer entre eux et les épreuves afin de leur en amortir le coup?

Hélas ! les pauvres gens vivront assez pour assister à la faillite de leur œuvre. En voyant ces enfants tant choyés inférieurs à leur tâche, c'est-à-dire impuissants et malheureux devant l'impérieuse nécessité du devoir, ils reconnaîtront, " mais un peu tard," qu'ils auraient dû les tremper, les blinder dans leur jeunesse au lieu de les amollir comme l'a fait leur égoïste tendresse.

Car avec son apparence d'abnégation cette tendresse aveugle n'est qu'une recherche de sa propre satisfaction, qu'une lâcheté de ceux qui, connaissant la souffrance, craignent d'en voir atteints les êtres qu'ils aiment.

Et pourtant la salutaire, l'impérative souffrance est le meilleur entraînement au bonheur. Le dosage prudent que la nature, régie par la Providence, administre à la créature dès l'enfance est l'inoculation préventive fortifiant l'organisme contre les chocs plus rudes à mesure que la vie avance.

On ne gagne rien à vouloir retarder l'opération. Chacun a son compte, quoiqu'il fasse.

Si la nature reconnaît des privilégiés, ce sont les individus qui, robustes de corps et d'esprit, ne cherchent pas à éluder sa loi, mais au contraire accomplissent bravement la corvée imposée par Dieu à l'homme pêcheur.

*Marie Vieuxtemps.*

## La Condition Privée de la Femme.

### VI.

(Suite)

En traitant aujourd'hui la question de la Condition de la Femme dans nos sociétés modernes, je me trouve en face d'un danger que j'essaierai d'éviter, c'est celui de sortir des froides réserves prescrites par l'impartialité qui doit présider à une simple constatation de faits, pour me hasarder dans des thèses palpitantes d'intérêt, il est vrai, mais n'entrant pas dans le programme que je me suis tracé.

Tous les pays éprouvant un étonnant besoin d'équité refondent leurs lois pour les épurer au foyer ardent de la justice ; et celles-ci, en se rapprochant ensemble de la vérité, reçoivent de ce principe bienfaisant, un dans son essence, une similitude de caractère très remarquable.

Aussi nos sociétés modernes nous fournissent-elles un type tout-à-fait nouveau de la femme.

Elles proclament l'égalité des sexes devant la loi.

La femme est devenue dans la vie privée un être libre, responsable de ses actes, gardienne de ses intérêts ; elle se possède, enfin, et ne peut abdiquer ses droits, dans le mariage par exemple, que de propos délibéré et par sa seule volonté.

En tant que femme elle a des droits égaux à ceux de l'homme ; autrefois ces mêmes droits lui étaient refusés à cause de la faiblesse de sa nature. Aujourd'hui, la femme peut faire le contrat qui lui plaît sans l'intervention d'un tuteur, elle jouit de ses biens et les aliène suivant son bon plaisir ; elle fixe son domicile dans le lieu qui lui convient ; elle est tutrice à ses enfants ; et quelque naturel que puisse nous paraître ce dernier privilège, rappelons-nous qu'en Angleterre il ne date que de bien peu d'années.

Elle ne relève que d'elle-même ; partant, à moins qu'elle ne choisisse un protecteur, elle est livrée à ses seules ressources. On ne la voit plus revêtue de la protection qui découlait d'une minorité perpétuelle. Elle n'est plus transmise de main en main, de succession en succession comme un être inconscient qu'on acquiert à la charge de l'entretenir, à qui on doit procurer le logis et le couvert.

La femme est libre, mais elle est responsable ; c'est elle qui doit pourvoir aux ressources nécessaires à sa vie et à celle des siens dans le cas de veuvage. De là un horizon nouveau qui s'ouvre pour elle, une sphère d'action, mal définie encore, dans laquelle elle entre et son initiation à des travaux qu'elle a ignorés jusqu'à présent.

Ici commence pour la femme une vie qui transforme ses habitudes et en fait ce type de la femme moderne qui diffère si essentiellement de tout ce que nous avons vu jusqu'ici, — type dont la présence trouble fort certains esprits ancrés dans le passé. Si l'égalité des sexes, quant à l'exercice et à la jouissance des droits civils, est solidement établie dans nos codes, les mœurs se transforment lentement et les anciennes incapacités que le législateur a biffées d'un trait ne sont pas dans la pratique disparues entièrement ; elles laisseront encore longtemps sur la femme leurs stigmates profonds ; la chaîne est rompue et l'horizon élargi, mais l'être débile qui s'exerce à marcher seul ne recouvrera pas ses forces en un seul jour, et les fautes, l'inhabileté, fruits de l'inexpérience, font croire à plusieurs que celle qui en est coupable ne sera jamais à la hauteur de sa nouvelle position.

La loi donne à la fille majeure une indépendance complète, mais trop souvent l'éducation de la femme est insuffisante et la prépare mal aux difficultés et au sérieux de la vie. On ne développe chez elle aucun esprit d'initiative ; elle demeure insouciant de ses intérêts les plus grands.

Son ignorance la rend dans presque tous les cas incapable de gérer ses affaires ; la tutelle dont on l'a libérée en théorie, son inhabileté la fait renaître dans la pratique. Dans un des contrats les plus importants de sa vie, le contrat de mariage, la femme affecte, avec une persistance aussi tenace que peu intelligente, d'ignorer le sens de l'acte qui la concerne ; et c'est ainsi, en souriant naïvement, qu'elle va le plus souvent apposer sa signature et donner un consentement irrévocable à l'acte d'où dépendra sa sécurité future et celle de ses enfants.

Le développement intellectuel des femmes dans le sens pratique de leurs intérêts et dans la connaissance du nouveau rôle qui leur incombe, varie cependant d'un pays à l'autre. Les pays du Nord, la Scandinavie, l'Angleterre, font preuve d'un sens pratique très grand ; que dire des Etats-Unis qui devancent dans cette voie toute la vieille Europe, et qui, dans le développement original de leur civilisation, libres des liens qui attachent l'ancien monde au passé, possèdent la hardiesse de pensée que donne la jeunesse !

Dans tous ces pays se forment de puissantes associations féminines dont le but est d'instruire et de guider les femmes dans les sentiers mal tracés, peu connus encore où les poussent les nécessités de notre temps. Sans qu'il soit besoin d'adhérer en tous points aux questions multiples qu'on soulève dans ces assemblées, il est permis d'admirer la puissance, la force d'action que donne l'association par elle-même. Se réunir pour étudier une question sociale, joindre à la théorie l'expérience de la vie journalière, quintupler des forces isolées, perfectionner ses conceptions par celles d'autrui, n'est-ce pas là le premier moyen à employer pour faire fructifier toute idée généreuse et trouver, le plus tôt possible, la solution au problème cherché ?

Après avoir jeté un coup-d'œil sur la condition de la femme en général dans nos sociétés modernes, nous ne présenterions qu'une image fort incomplète de sa vraie position sociale si nous ne réservions une place importante à l'étude des modifications que lui fait subir l'état du mariage.

La femme en se mariant abdique une partie de ses droits en faveur de son mari. Il est curieux de faire ici une étude comparative des lois de certains pays.

Tandis que l'ancien droit français, celui que nous conservons dans la Province de Québec, frappe la femme qui se marie d'une incapacité absolue, au point qu'elle ne pourrait jamais donner effet à un acte consenti par elle durant le mariage sans l'autorisation de son mari, même si elle sanctionnait cet acte après la mort de celui-ci, le code Napoléon, au contraire, laisse subsister, comme principe, la capacité de la femme, mais ne fait que la rendre inefficace à cause de la puissance maritale qui la domine ; d'où il suit, dans l'exemple mentionné plus haut, qu'une veuve peut ratifier et

donner effet à un acte consenti par elle durant le mariage et qui n'aurait pas à l'origine été autorisé par le mari. Car si, dans le premier cas, on ne peut faire revivre ce qui n'a jamais existé, on peut dans le second rendre parfait ce qui existait entaché d'imperfection à l'origine.

Bien que dans la pratique la condition de la femme mariée diffère peu en France de ce qui est la sienne ici, le principe émis par le code Napoléon rehausse cependant la dignité de la femme.

Le code Victor Emmanuel, mis en vigueur en Italie, le 1er janvier 1866, devait rendre cette idée féconde en en déduisant quelques conséquences pratiques.

Nous savons qu'en France, et dans notre pays à plus forte raison, la suspension de l'autorité maritale, soit pour interdiction, folie ou autre cause, ne fait pas rentrer la femme dans ses droits et ne la relève pas de la sujétion qui s'attache à sa qualité de femme mariée ; le mari ne pouvant agir, la femme doit alors s'adresser au tribunal pour recevoir une autorisation qui suppléera à celle du mari. Le code Italien déclare que :

1° L'autorisation maritale n'est plus nécessaire si le mari est mineur, interdit, absent, condamné à de certaines peines. L'on n'a plus alors à recourir à une autorisation judiciaire ; la femme a commencé d'être capable au moment où le mari a cessé de l'être, car la seule cause de l'incapacité de la femme c'était la puissance du mari.

2° L'autorisation maritale cesse encore d'être requise à dater de la séparation de corps. Si la séparation a eu lieu par la faute de la femme, c'est la justice qui autorise ; si c'est par la faute du mari, il n'est plus besoin d'aucune autorisation.

3° Le mari peut, par acte public, donner à sa femme une autorisation générale, qu'il sera d'ailleurs toujours maître de révoquer.

4° L'autorisation maritale est insuffisante toutes les fois qu'il y a quelque "opposition d'intérêts" entre les époux.

Ces dispositions ne semblent-elles pas très logiques, ne sont-elles pas l'application rigoureuse du principe d'égalité de l'homme et de la femme devant la loi que nos législateurs mettent en tête de leurs ordonnances ?

Si, dans le cas de mariage, pour le bien commun des époux, il convient de subordonner la volonté



de l'un des conjoints à l'autre, la volonté annihilée ne doit-elle pas reparaître d'elle-même dès qu'il est établi que celle à laquelle elle était assujettie n'est plus en état d'agir soit parce qu'elle est devenue impuissante, soit parce que l'intérêt commun n'existe plus ?

Qu'on me pardonne cette digression, mais je tenais à démontrer que bien qu'à première vue la condition de la femme dans les pays européens et les nôtres paraisse assez semblable, il existe de ces nuances délicates qu'il est intéressant de saisir.

Presque partout la femme peut se réserver l'administration de ses biens, mais en général ce privilège est pour elle fort embarrassant, et, en fait, son mari devient mandataire irresponsable. Nulle part, je crois, on ne lui permet de faire seule les actes importants qui engageraient ses biens immobiliers.

Là où règne le régime de la communauté, l'incapacité de la femme est le plus souvent complète, non-seulement elle n'a aucun contrôle dans l'administration des biens communs, mais il lui est même interdit de recevoir des dons à titre purement gratuit, sauf si le mari l'y autorise. Cette clause est aussi inexplicable que celle qui accorde au mari la faculté de disposer seul de ces mêmes biens à titre gratuit.

La femme, il est vrai, peut arrêter les largesses d'un mari prodigue, en sollicitant du tribunal une séparation, mais on ne saurait nier que ce secours est d'une protection bien peu efficace, et que le remède est pire que le mal ; il serait à désirer qu'une épouse pût se protéger en recourant à des procédés de meilleur aloi. Si ma mémoire m'est fidèle, de telles réformes ont été tentées chez nos voisins dans certains états du Sud.

L'usage, du reste, veut qu'on ne soit pas moins indulgent et libéral envers la femme mariée qu'envers celle qui ne l'est pas. Une grande liberté d'action lui est laissée dans la pratique, et comme son esprit scrute rarement le fond des choses, elle est satisfaite du lot qui lui échoit.

On a pour elle beaucoup d'égards, on la traite avec respect ; sa seule présence dans les places publiques vaut mieux souvent que la police la plus active, pour faire régner l'ordre et le calme.

Grâce à ce prestige qui l'entoure, elle exerce

autour d'elle une influence salubre dont elle a conscience et qu'elle veut maintenir.

La question de savoir si son entrée dans la vie publique dont on parle aujourd'hui lui serait funeste à ce titre, offre surtout sur ce point matière sérieuse à controverse.

Voici, je crois, le moment de terminer cette étude. Je m'arrête sur les confins extrêmes où l'émancipation à peu près consommée de la femme dans la vie privée touche à celle que l'on tente pour elle dans la vie publique.

Qu'il me suffise, sur cette question que je n'aborderai pas, de reproduire un tableau publié en 1891 sur la situation que présentent les Etats-Unis. Il est tiré de Bryce, seconde édition révisée de son ouvrage intitulé : "American Commonwealth."

Les droits politiques de la femme aux Etats-Unis se répartissent comme suit :

Dans aucun état elles n'ont droit de vote aux élections des législatures d'état, ni à celles aux emplois publics de l'état.

Par conséquent, elles n'exercent pas de suffrage dans les élections fédérales.

Les législatures tentèrent plusieurs fois d'étendre aux femmes le droit de vote, mais le peuple rejeta constamment ces projets.

Dans trois territoires, cependant, le droit de vote à la législature d'état (ce que nous appellerions législature provinciale) a été accordé, et dans le Wyoming il subsiste encore. Dans l'Utah il a été aboli par un statut fédéral, parce que l'on craignait que l'exercice de ce privilège ne vint renforcer le parti des mormons.

Dans Washington la loi qui le conféra en 1883 fut renversée par les cours en 1887 sur des questions de procédure, je crois ; rétablie immédiatement, elle fut derechef annulée en 1888 sur des questions de formes. En se constituant en état, en 1889, le peuple de Washington se déclara contre le suffrage féminin.

Dans 14 états les femmes sont admises à voter à l'élection des officiers scolaires et sur des questions scolaires. Dans plusieurs autres états, 7 au moins, outre les 14 ci-haut mentionnés, elles peuvent être choisies pour remplir des emplois dans l'organisation scolaire, tels qu'inspecteur, membre de comité.

Elles jouissent aussi du suffrage dans les ques-

tions scolaires, dans les territoires de Idaho et Wyoming.

Dans deux Etats, Arkansas et Mississippi, les femmes ont droit de vote, bien qu'elles ne l'exercent pas en personne, pour la distribution des licences à accorder pour la vente des boissons enivrantes.

Dans l'état du Kansas, les femmes ont reçu récemment droit de vote dans toutes les élections municipales, dans les villes ou villages de plus de 500 âmes.

Dans le Wyoming, les femmes sont choisies

comme jurés et, soit dit en passant, se montrent inexorables contre le jeu et la vente des boissons enivrantes.

Partout où les droits politiques ont été étendus aux femmes, ils ont été accordés également aux femmes mariées et à celles qui ne le sont pas.

Dans quelques états cependant, Orégon, Indiana, le suffrage dans les questions scolaires n'a été donné qu'à celles qui sont chefs de famille [*head of the family*].

Yvonne.

FIN.

## HYGIENE

LA VIE QU'ON DOIT MENER.

Une charmante vieille dame, à laquelle un groupe de jeunes femmes demandaient son secret pour rester rose et blanche, ainsi qu'elle était dans un âge avancé et alors que ses contemporaines avaient un teint jaune et sans fraîcheur, traçait tout un plan de vie que je vais vous livrer.

Les trop longues veilles, disait-elle, et les trop longs sommes altèrent le teint. Couchez-vous de bonne heure, levez-vous tôt, vous vieillirez moins vite, vous resterez longtemps jolies.

Si cependant votre situation vous obligeait à aller dans le monde, voici les soins qu'il faudrait prendre de vous : Tâchez de dormir un peu dans l'après-midi du jour où vous devez veiller tard. En rentrant, avant de vous mettre au lit, plongez-vous dans un bain chaud où vous ne resterez que quelques instants. Puis vous avalerez un bouillon et un demi-verre de vin de malaga. Vous vous endormirez aussi rapidement que possible, et vous resterez dans les bras du sommeil jusqu'au réveil naturel, qui se produit vers dix heures du matin, dans ces circonstances. Alors vous prendrez un bain froid, ou vous vous épongerez tout le corps à l'eau froide,—et vous déjeunerez légèrement de café au lait et de pain sans beurre.

La vieille dame ajoutait : Voyez comme il faut se livrer au monde le moins possible ; quel temps précieux les fêtes ou les plaisirs nous font perdre avant, pendant, après !

Elle reprenait : La marche en pleine air est très favorable pour le teint. Mais il est des exercices

sportifs dont il faut éviter l'*abus*. Autant une promenade journalière et raisonnablement limitée est à encourager, autant il est nécessaire de dire que le teint aura à souffrir, si l'on passe des journées entières à jouer au lawn-tennis, au croquet, etc

Portez des vêtements chauds et légers, afin de conserver en tout temps à votre corps une chaleur égale. En hiver protégez bien l'épine dorsale. Il est plus important de garantir cette partie du corps que la poitrine elle-même. Adoptez des *corps de fichus* en soie, sous la chemise, si vous ne voulez pas vous soumettre, dans votre jeunesse, au gilet de flanelle. Toutefois, si vous êtes délicate, eussiez-vous vingt ans, vous vous couvrirez l'épine dorsale d'une *bande* de flanelle, qui s'attache au cou au moyen de rubans de soie et descend jusqu'aux reins. Vous n'aurez pas à redouter les rhumes, les bronchites, la phtisie, si vous prenez cette petite précaution... qui n'exclut pas un léger décolletage devant, en pointe ou en carré.

N'admettez pas les vêtements trop serrés : c'est contraire à la santé et à la coquetterie bien entendue. On congestionne la face, quand on met les organes mal à l'aise. Les mains gonflent et rougissent, la tournure est guindée. Respirez dans votre corsage, que votre main joue dans le gant, que votre pied trouve dans le soulier toute la place qui lui est nécessaire.

De temps en temps, prenez, le matin, un verre d'une eau saline quelconque : Sedlitz, Epsom, Janoz, etc. Si votre teint se brouille, toutes les

trois semaines, administrez-vous, en vous mettant au lit, trois soirs de suite, une cuillerée à thé de charbon de bois en poudre, mêlé avec du miel. On fait suivre d'un léger purgatif. Pardon !

Les ferrugineux et le quinquina ont un effet désastreux sur le teint. Les solutions alcalines, faiblement arsénicales, sont, au contraire, des meilleures.

Epongez chaque jour tout votre corps à l'eau froide... quand vous êtes en bon état de santé. Habitez une maison saine. En hiver, ne laissez pas la température tomber au-dessous de 5° à 6° de chaleur, dans votre chambre à coucher. Travaillez, occupez vos heures. Lisez, prenez intérêt aux grandes et belles choses de la nature et de l'humanité. L'activité du corps et de l'esprit éloigne la vieillesse. Fuyez les excitations, le luxe outré, ne vous laissez pas gouverner par la passion.

Soyez sobre, vos traits s'affineront. La gourmandise déforme le corps, le matérialise. Il n'est rien de pareil à une sévère tempérance en toutes choses, pour conserver ou obtenir la beauté, la fraîcheur du teint.

Ne fardez pas votre visage dans la jeunesse, si vous voulez garder un teint pur dans votre vieillesse. Au moment où les fils d'argent commencent à parsemer votre chevelure, n'ayez pas recours aux teintures, qui font tomber les cheveux ou en détruisent le lustre, la finesse, la souplesse. Une belle chevelure blanche encadre plus avantageusement le visage, à un certain âge, que des bandeaux aile de corbeau ou des boucles blondes.

Ne conservez pas trop de fleurs odorantes autour de vous. La fleur, disait un vieux médecin à une de mes fort jolies tantes, est jalouse de la beauté de la femme et essaie de lui nuire. C'était là une galante métaphore pour mieux convaincre sa belle cliente du danger qu'il y a à respirer les fleurs de trop près. Les migraines qui s'ensuivent n'embellissent certainement pas.

On assure que les femmes d'un certain âge font bien de se livrer aux exercices gymnastiques. Mais elles y auraient fort mauvaise grâce. Quand il faut agir des bras, que ne s'occupe-t-on de son ménage, ainsi qu'il a été prescrit dernièrement à une reine du Nord, qui obéit à sa sage ordonnance médicale. Les mains couvertes de gants, on époussette, on brosse, on balaie au besoin. C'est là une

gymnastique suffisante et utile, naturelle et salutaire, non entachée de ridicule comme l'autre.

Oui, il faut secouer son corps, agiter ses membres. Mais surtout, il faut être joyeuse, au moins sereine. En avançant dans la vie, améliorons-nous toujours plus, soyons indulgentes et bonnes. Un caractère bienveillant, un certain calme d'esprit sont au nombre des conditions indispensables pour rester belle.

Dès l'âge mûr, dépouillons toute prétention à l'aspect juvénile. Une douairière en robe de tulle décolletée, nu-tête, est affreuse, presque odieuse. C'est à elle qu'appartiennent les étoffes lourdes et riches ; elle doit couvrir ses cheveux d'une mantille de dentelle, et draper un mantelet autour de ses épaules amaigries.

Une grand'mère habillée comme sa petite-fille et même comme sa fille est chose horrible à voir.

Mais il faut continuer à aimer la jeunesse... chez les autres, l'accueillir avec bonheur, lui sourire.

En un mot, il est sot de redouter les années... qui viennent quand même. Acceptons notre âge ; une octogénaire, qui continue à prendre soin de sa personne, peut encore être belle, charmante, aimée... par ses enfants et ses amis, jeunes et vieux.

#### PETITS SECRETS DE BEAUTÉ.

Il faut se rendre bien compte de la nature de sa peau pour rester jolie longtemps.

Si l'on a la peau sèche, on ne peut la traiter comme une peau grasse. Si elle est flasque, elle exige tout autre chose qu'une peau ferme.

Mais quelle qu'elle soit, il est bon de prendre garde aux cosmétiques du commerce qui la corrodent, la grossissent, la hérissent souvent d'horribles petits boutons blancs pointus que rien ne peut faire disparaître.

L'eau de rivière, de source, de pluie me paraît le premier, le meilleur de tous les cosmétiques, excellent pour toutes les peaux. Les sucs de melon, de concombre, un peu onctueux, conviennent aux peaux sèches. Le jus de fraise nettoie bien les peaux grasses. Une infusion de fleurs de lavande ou de marjolaine (organ, me dit un savant ami) tonifiera les chairs molles.

Encore ne faut-il pas abuser de ces remèdes.

L'usage n'en doit jamais être journalier, sous peine de devenir sans effet au bout de quelque temps.

Tout traitement doit être interrompu de temps en temps pendant quelques jours. Notre corps s'habitue vite à toute médication, qui cesse alors d'agir efficacement.

Un visage fané (ce sont les peaux sèches qui se fanent le plus vite) retrouverait quelque fraîcheur en usant d'une eau dont nous allons donner la recette, eau qui assouplit l'épiderme.

On fait bouillir de la mie de pain et des racines de guimauve dans de l'eau de pluie filtrée. Quand l'eau a un peu réduit, on passe au linge blanc lessivé, puis on ajoute du jaune d'œuf (en assez forte proportion) et de la crème fraîche. On bat l'eau pour bien mêler, on parfume avec de l'eau de fleurs d'oranger.

Il faut préparer cette eau chaque fois qu'on veut s'en servir. Il serait regrettable d'en faire usage le lendemain, car elle serait déjà aigrie.

L'eau de plantain est à recommander également.

#### LES JOLIES OCTOGÉNAIRES.

Une octogénaire, avons-nous dit, peut encore être belle et charmante. J'ai eu plus d'un exemple de cette persistance de la beauté à un âge avancé. A quatre-vingt-cinq ans, la maréchale Davout, princesse d'Eckmühl,—la femme du vainqueur d'Auërstaedt,—avait encore un port de reine, des yeux superbes et le plus beau teint du monde, d'une blancheur qui luttait avec celle de son admirable chevelure de neige.

La maréchale n'avait jamais usé que d'eau claire pour se détarbouiller le visage. Sa table était très simple, sauf les jours où elle recevait, mais sans qu'elle se départit de son extrême sobriété. Elle était généreuse, bienveillante, accueillante, quoique ou parce que si grande dame, qualités, qui lui avaient fait conserver le charme et la grâce, de sorte qu'on s'est plu auprès d'elle jusqu'à son dernier jour.

Elle avait été l'une des plus jolies femmes de son temps, mais elle avait fui les succès de la beauté. Dans sa jeunesse, sa pensée était toujours rivée

à un absent bien-aimé, à l'époux toujours éloigné, au héros toujours exposé. La vieillesse n'avait ni effrayé ni mélancolisé cette vaillante nature, quoi qu'elle eût supporté bien des peines, et les années en avaient fait une douairière à la fois attirante et imposante. On voyait que ses yeux, que son front ne reflétaient que de saines pensées, et elle avait cette auréole des femmes fortes, vertueuses, aimantes.

Tout le monde a entendu parler de sa fille, la marquise de Blocqueville, que son talent littéraire suffirait à placer au premier rang. Mais la marquise est, en outre, la maîtresse de maison la plus séduisante de Paris, bien qu'elle ait vu aussi fuir la jeunesse. D'une bonté, d'une générosité, d'une grâce exquises, trouvant son bonheur à donner de la joie aux autres, à mettre en valeur les dons petits ou grands de ceux qu'elle estime, son front pur garde la trace des plus nobles préoccupations de l'esprit, et quoi qu'elle ait souffert, son sourire est d'une douceur pénétrante. Comme sa mère elle porte ses cheveux blancs, qu'elle poudre légèrement, ce qui lui donne une ressemblance de plus avec les adorables femmes du xviii<sup>e</sup> siècle.

La marquise s'habille avec une rare élégance, sans dépenser toutefois autant que les femmes de son rang. La coquetterie est un devoir pour la femme, jusqu'au bout.

Dans son charmant livre de pensées, si poétiquement appelé "Chrysanthèmes", la marquise écrit : "La coquetterie de la vieillesse est une sainte coquetterie, car elle commande de prendre plus soin de soi pour ne pas déplaire, que la jeunesse n'en prend pour plaire."

Toutes les femmes d'un certain âge devraient copier la toilette de Mme de Blocqueville, au lieu de prendre pour modèle les ajustements de leurs petites-filles. "Il vient une heure, dit encore la marquise, où chaque femme doit s'habiller à sa mode, si elle ne veut pas manquer à la dignité de son âge en suivant la mode."

Ce sont là tous les secrets pour rester belle et plaire à tous jusqu'à la fin.

## Histrionisme.

On parle de donner à Sarah Bernhardt la croix de la Légion d'honneur. Voici les réflexions que ce projet inspire à Ed. Drumont, l'auteur de la *France Juive* :

La plupart de s acteurs que j'ai rencontrés étaient de braves gens, qui semblaient avoir hérité des vertus des anciens notaires. Je n'ai d'antipathie particulière pour aucun membre de cette bruyante corporation. Je déclare, cependant, que l'idée de décorer un comédien me paraît le dernier degré de l'ignominie sociale. En soi, je ne connais pas de métier plus humiliant pour l'homme que le métier de comédien.

L'esclave antique, cet être maudit qui était la propriété d'autrui, qui ne s'appartenait même pas, amassait lentement un petit pécule pour redevenir possesseur de sa personnalité, pour être lui, pour être à lui. Le comédien, pour un gain plus ou moins considérable, abdique et répudie chaque soir sa personnalité, le visage même que Dieu lui a donné, pour se mettre dans la personnalité d'un autre; il se renie lui-même. Il est l'être disponible et vague qui sera ce que voudra un autre homme en train d'écrire une pièce dans son cabinet. Il fera cet affreux métier pendant trente ou quarante ans. Je trouve cela absolument avilissant.

Je ne comprends pas l'homme qui a épousé une actrice, surtout lorsque, ainsi qu'il arrive fréquemment, cet homme est un honnête homme et sa femme une honnête femme. Vous ne trouvez pas extraordinaire la situation d'un mari qui entend sa femme légitime, la mère de ses enfants, s'écrier devant deux mille personnes, en s'adressant au jeune premier : "Je t'aime ! Je t'adore ! Je suis à toi !....." Vous trouvez naturel qu'une femme, fidèle à son époux dans la vie ordinaire, s'exhibe publiquement sous les traits d'une fille perdue, d'une prostituée, d'une adultère ? Pour ma part, je n'ai jamais compris cela.

L'artiste est d'autant plus applaudie qu'elle donne l'illusion plus complète de la vérité, qu'elle murmure avec un accent plus corrompueur des paroles amoureuses, qu'elle éveille plus vivement des idées de volupté et de luxure.

Applaudir les gens qui se livrent à ces exercices-là quand ils procurent une belle sensation d'art me paraît tout naturel ; les décorer m'a toujours semblé absolument extravagant.

Je ne puis m'expliquer qu'on assimile l'acte d'un histrion qui divertit la foule à l'acte héroïque du soldat qui risque sa vie pour la gloire de la France, et je comprendrais tout au plus qu'on décorât les gymnasiarques et les jockeys, qui sont exposés à se casser les os.

De ces incohérences, le public n'éprouve nul étonnement. Toutes les agonies sont marquées par les mêmes signes, toutes les décadences se ressemblent, toutes les sociétés en putréfaction exhalent la même odeur.

Incitatus et Gospodar sont des personnages éternels, qui poussent le même hennissement triomphal aux mêmes heures de l'Histoire. Les parieurs du Pari-Mutuel se battirent autrefois dans le cirque pour les Verts et les Bleus. La Rome du Bas Empire honorait, comme le Paris de la République juive, les mimes, les bateleurs, les joueurs de flûte et tous ceux que Veuillot a appelés quelque part "la précieuse troupe des esclaves publics".

La peur des Barbares n'y fait rien. Les soldats de Cosroës escaladaient les murailles d'Antioche, pendant que les habitants étaient en train de se pâmer devant un histrion qui ressemblait probablement à Coquelin, et les flèches tombaient déjà sur la scène qu'on applaudissait encore...

*Edouard Drumont.*



## Un portrait du savant Pasteur.

LE VIEUX MAITRE.

J'ai voulu le revoir, avant d'écrire cet article. Pourrai-je rendre sa saisissante image telle qu'elle est fixée à tout jamais dans ma mémoire ?...

On sait que Pasteur est petit, que depuis la guerre sa jambe et son bras gauches, frappés par une apoplexie, sont un peu raides, et qu'il traîne le pied, ainsi qu'un vétéran blessé. L'âge, la maladie, le lourd travail de tant d'années, l'amertume des luttes, la violence de sa passion pour son œuvre, et cet accablement enfin que donne le triomphe, ont fait de ce visage une chose superbe.

Fatigué, labouré de rides profondes, la peau grise, la barbe grise, les cheveux drus encore, presque toujours coiffés d'un toquet noir, le large front plissé, tout couturé des cicatrices du génie, la bouche un peu tirée par la paralysie, mais toute pleine de bonté, d'autant plus pitoyable aux souffrances des autres, qu'elle semble meurtrie de douleurs personnelles ; avec cela, sous l'ombre des sourcils, la survivance de l'idée dans le flamboiement des deux yeux, voilà comme il m'est apparu, ce conquérant qui sera légendaire, dont la gloire est incalculable, comme le bien qu'il aura fait.

Près de lui, un petit enfant que l'on inoculait cria. M. Pasteur alla vers lui, caressa doucement les cheveux bouclés du gamin, et ses yeux s'emplirent de larmes. C'est qu'à présent, il abandonne aux élèves qu'il a formés le soin de continuer sa pensée, de perpétuer son esprit ; mais il garde pour lui la bonté qui survit à tout : son âme fatiguée se réfugie dans la tendresse.

\* \* \*

Je retrouve, ailleurs, cette sensibilité intense, presque malade, au commencement de sa vie.

Il fut un enfant triste, volontiers solitaire. Il chérissait les siens d'une telle affection que, quand il vint à Paris pour la première fois, on dut le ramener au bout de quelques jours à Arbois, son pays natal ; et ce n'est que l'année suivante qu'il put s'acclimater à l'École normale.

Sait-on qu'il faillit être peintre et grand artiste, si j'en juge par l'étonnant portrait de sa mère qu'on

voit aux murs de la salle de billard, rue Dutot ? Il y a, paraît-il, disséminées dans les maisons de la ville, à Arbois, une douzaine de toiles de cette qualité, exécutées par lui vers l'âge de quinze ans.

Puis il y eut en lui comme un silence du génie : jusque vers l'âge de trente-cinq ans, il ne fut rien qu'un chimiste honorable, qu'un homme mélancolique et doux. Mais il trouva sa voie, et dès lors, ce fut merveilleux.

Sa première série d'études magistrales porte sur les fermentations.

Par une suite d'expériences accumulées, de 1857 à 1871, il prouve que toutes les fermentations, celle de la bière, celle du vin, celle du lait, comme la putréfaction des feuilles et la dissolution de nos corps dans la terre, sont dues à des êtres vivants, à des infiniment petits, à des microbes, comme on a dit depuis.

Puis, c'est sa lutte mémorable avec Pouchet le père, et tous les partisans de la doctrine des *générations spontanées*. Pasteur démontre, d'une irréfutable et complète façon, qu'aucun être vivant ne peut spontanément éclore, et que les microbes eux-mêmes ne peuvent naître que d'êtres semblables à eux—révolution scientifique énorme, qui eût suffi à la gloire d'un autre. Mais son cerveau tenace, tout possédé par ses idées et toujours les poussant à leur extrême conséquence, ne tarde pas à en tirer autre chose qu'une théorie de savant.

Vers ce temps-là, sur les conseils de J.-B. Dumas, le chimiste, il se rend en Provence, afin d'étudier sur place la ruineuse maladie des vers à soie.

En quelques mois d'études, Pasteur arrive à démontrer que le mal est contagieux ; qu'il se transmet, tantôt par les aliments directement imprégnés de microbes, tantôt par les poussières de l'atmosphère, tantôt par inoculation, les vers à soie se blessant mutuellement avec les crochets de leurs pattes.

Et de ces trois données fondamentales, il conclut à une hygiène préservatrice qui détruit le fléau et sauve les magnaneries de la ruine. Découverte d'une importance insoupçonnée d'abord, mais où

bientôt il va trouver les lois générales de toute contagion. Les maladies humaines se propagent de même sorte : toute notre hygiène moderne découle de cette trouvaille.

A peu de temps de là, un autre pas plus décisif encore : la découverte des vaccinations par les virus atténués.

Cette fois, le hasard le sert—un hasard que tout autre eût négligé d'utiliser.

Un jour, voulant inoculer le choléra des poules à une des bêtes de son laboratoire, Pasteur ne trouve, à portée de sa main, qu'un tube de culture "éventé," comme on dit. Il l'utilise tout de même, et la poule survit à l'inoculation : à dater de ce jour, il semble qu'une force étrange, inexplicable, la cuirasse contre le mal, la rende inattaquable, car désormais cette bête résiste aux plus violentes inoculations.

Pasteur pressent que quelque grand mystère est là qu'il faut comprendre et qu'on pourra peut-être utiliser ; il répète l'expérience, en varie les conditions, apprend à atténuer les virus, à les conduire méthodiquement à certain degré d'énergie où—trop faibles pour empoisonner—ils sont assez forts pour vacciner. Entre ses mains patientes et géniales, le microbe, qui tout à l'heure était le mal, devient à présent son remède et préserve contre lui-même.

Et maintenant, c'est le bétail qu'il sauvegarde

du "charbon," trouvaille dont l'agriculture a tiré de si grands profits, qu'un illustre savant anglais—Tyndall ou Huxley, je ne sais—peut dire que la France y retrouve ses cinq milliards. Un peu plus tard, il ose s'attaquer aux maladies de l'homme, trouve le vaccin de la rage, fonde son Institut, perfectionne chaque jour sa méthode, triomphe enfin des objections les plus fortes.

Et dès lors, la trouée est faite : ses disciples n'ont plus qu'à passer après lui.

\* \* \*

Quelle admirable vie, et comment en parler sans être pris d'enthousiasme ?

Jamais cerveau ne fut, en même temps, plus patient et plus passionné : ce sont bien là les caractéristiques de son génie.

Pendant quinze ans, à l'Ecole normale, on le vit chaque soir, après son dîner, arpenter un long corridor où personne n'osait venir troubler sa rêverie. Paralysé depuis 1870—l'apoplexie a, par deux fois, visité ce cerveau—de sa main raidie il prenait et faisait sauter dans sa poche le trousseau de ses clefs, pour bercer sa pensée d'un rythme ; et il marchait, tirant un peu le pied, tandis qu'il murissait l'idée récente ou préparait l'expérience du lendemain.

*Bianchon.*

## SAVOIR VIVRE.

### LA JEUNE FEMME.

#### COMME ELLE DEVRAIT ÊTRE.

Ce n'est pas le type de Paulette (*Autour du mariage et du divorce*). Cependant nous la prenons dans une position analogue, avec des différences de caractère.

Elle a beaucoup d'aisance aussi, encore plus de simplicité *vraie*. Je ne sais si sa grâce est innée ou acquise par l'éducation (c'est-à-dire par une surveillance exercée—sans pédanterie—sur ses gestes et ses mouvements), mais elle est parfaite.

Elle suit la chasse par complaisance, mais elle ne chasse pas. La chasse pour le plaisir l'a toujours révoltée ; sans tomber dans la sensiblerie,

elle n'a jamais pu se décider à détruire des vies innocentes.

Elle a appris à manier une arme, pour se défendre au besoin ; mais elle n'aime pas à faire parade de son adresse au tir, encore moins tient-elle à passer pour une habile escrimeuse.

Elle sait conduire son poney-chaise, ce qui est fort commode ; mais vient-elle à sortir en compagnie de son mari, elle lui abandonne les rênes.

Au bal, elle ne se décolle pas outrageusement, quoiqu'elle soit la mieux faite du monde ; vous sentez, après cela, qu'elle ne se rend pas de sa

cabine au flot et de celui-ci à celle-là, moulée dans certains costumes de bains. Elle jette un manteau sur ses épaules.

Elle va aux courses, mais elle n'engage pas des paris; elle ne tient guère à se montrer au pesage, et elle ne se passionne pas, outre mesure, pour les favoris.

Pour aller à pied, dans la rue, sa toilette est très effacée; dans le monde, ses ajustements sont du plus haut goût, ainsi que sa situation l'exige et parce que sa fortune le lui permet.

Elle n'aime pas à faire la charité à grand fracas, à coups de tam-tam, pour faire retourner le gros public; tout en acceptant d'être dame patronnesse, par convenance, elle a ses propres œuvres, nombreuses et secrètes.

Sa maison lui ressemble. Charmante, d'un <sup>UNE</sup> harmonieux, avec une pointe de haute fantaisie. Très confortablement moderne, mais ni bazar, ni atelier, très personnelle, très jolie, très accueillante; sans aucune trace du cherché, ni du voulu, ni de l'effet. L'hospitalité y est aussi cordiale que sincère.

On en sort toujours charmé. La dame du lieu n'est ni dénigrante, ce qui est de si mauvais ton; ni jalouse, n'ayant pas de sot orgueil; ni facile à l'engouement, ce qui lui épargne les ruptures toujours pénibles et parfois douloureuses.

Sa maison est la mieux tenue de la ville, et, tout en sachant être magnifique lorsqu'il le faut, elle ménage la fortune de ses enfants.

Elle trouve du temps pour veiller à la santé de ses chers petits, elle s'inquiète de leur éducation, et ne traite pas légèrement la question de leur instruction.

Elle n'est peut-être pas entièrement heureuse, mais elle n'a pas cherché de consolations coupables. Toutefois, elle ne fait pas parade de sa vertu, et personne n'est plus qu'elle indulgente aux autres femmes.

Elle accomplit son devoir simplement, elle sait que le bonheur complet n'existe pas, et elle n'a pas fait de rêves impossibles, ou, du moins, elle les a étouffés.

Cette femme peut vieillir. Pure, douce, aimante, elle restera charmante, alors même qu'il aura neigé sur ses cheveux. Son fauteuil de douairière sera

fort entouré; on saura trouver auprès d'elle de bons avis, exprimés avec grâce.

Peut-être le compagnon de sa vie — s'il n'a pas apprécié son trésor autrefois — lui reviendra-t-il, comprenant enfin ce qu'elle vaut. Un peu désabussée, elle ne le repoussera pourtant pas, et elle pensera qu'il y a encore quelques fleurs dans l'arrière-saison.

Ce n'est pas là la femme capiteuse, enviée, jalouée. C'est celle qui rend heureux. C'est celle qui pleure, comme les autres, mais des larmes sans remords.

#### RÉSERVE OBLIGATOIRE.

Une femme encore jeune ne doit pas sortir en la seule compagnie d'un homme qui n'est ni son père, ni son frère, ni son mari. Ce que nous prohibons absolument pour les jeunes filles devrait être encore plus sévèrement défendu aux femmes mariées. En effet, une jeune fille compromet surtout son propre honneur, son propre bonheur, son propre avenir; une femme mariée compromet l'honneur, le bonheur, l'avenir de son mari, de ses enfants... de son complice, et cela sans réparation possible.

A défaut d'amour pour l'époux, il y a un sentiment d'équité à l'égard de celui dont on porte le nom, il y a la dignité féminine, il y a surtout la tendresse maternelle pour nous retenir.

"Il est plus facile de s'abstenir que de se contenir", a dit Fontenelle. Comme c'est vrai. Une femme, une femme mariée surtout, devine tout de suite qu'elle est aimée. Alors, quelle est la conduite que lui commandent les convenances et l'honneur féminin? Si sûre qu'elle se croie d'elle-même, elle éloignera immédiatement ce danger en refusant de recevoir — en l'absence de sa mère ou de son mari — celui dont elle a pénétré les sentiments; elle évitera même de le rencontrer, dans la crainte de se laisser amollir, émouvoir, et Dieu sait où cela peut mener! S'il lui est permis de compter sur la modération et le calme de son mari, elle lui confiera ses soupçons, elle lui demandera de la protéger par sa présence. Si le mari était violent, jaloux, il faudrait se défendre seule, et la meilleure manière, c'est d'ôter tout espoir, dès le premier instant, par une froideur savante, dans laquelle on ne voit que de l'indifférence et non de la peur.

Pour Dieu ! ne vous flattez pas de rester irréprochable et pure, tout en vous laissant a dorer ; c'est au reste, un sentiment égoïste, vaniteux, et qui vous est interdit, sous peine de déloyauté. N'ambitionnez pas le rôle d'amie, d'Egérie, d'un homme, d'une intelligence d'élite, même en toute innocence ; c'est jouer avec le feu.

Ne donnez jamais prise au soupçon, pour vous-même, pour les autres. Vous êtes peut-être malheureuse, votre cœur est peut-être meurtri ; ne cherchez pas de consolations, même idéales, qui sont, dangereuses, qui peuvent devenir coupables. Résignez-vous. Perdez-vous tout entière dans vos enfants.

Les femmes de l'autre siècle ne sortaient jamais seules avant la trentième année et au-delà, si elles étaient restées jolies. Elles se faisaient toujours accompagner d'une amie plus âgée, en visite, à l'église, à la promenade. Vous me direz qu'une amie peut être une complice ; sans doute, mais d'abord on regarde à se donner une complice, ensuite certaines scènes ne peuvent se passer en présence d'un tiers.

Ces mêmes femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle avaient l'excellente coutume, quand elles recevaient un homme, d'amoindrir l'importance du tête-à-tête, en laissant ouverte la porte de la pièce où ils se trouvaient seuls. Le visiteur s'asseyait vis-à-vis de la dame, à distance, et jamais à ses côtés. Pruderie, dira-t-on. Il y a manière de prendre ses précautions *sans appuyer*, pour rester dans le bon goût ; mais il vaudrait encore mieux montrer trop de rigorisme que de laisser aller, quand on ne s'appartient plus.

#### DIRECTION DU LOGIS.

Quelle que soit la position et la situation d'une femme, elle a le devoir et l'obligation de s'occuper de sa maison. "L'oisiveté est la mère de tous les vices," dit la Sagesse des nations ; l'oisiveté peut amener bien des malheurs dans la vie d'une femme, et elle dénote, en outre, une mauvaise éducation.

Il est clair pourtant qu'une femme riche est dispensée de certaines occupations manuelles du ménage. Du reste, un grand état de maison réclamant une grande surveillance, il est certain que la maîtresse du logis a beaucoup à faire, si elle est consciencieuse, si elle a vraiment l'œil à toutes

choses. Il lui faut diriger les domestiques, veiller à leur moralité, s'inquiéter des plus infimes détails, afin que les rouages de cette grande machine qu'on appelle un ménage ne s'arrêtent jamais.

Elle doit compter avec la femme de chambre, la cuisinière, le valet de chambre, le cocher, le jardinier, parce qu'elle ne peut autoriser le moindre gaspillage. Possédât-on la fortune d'un Gould ou d'un Vanderbilt (les milliardaires américains), il ne faut permettre le mauvais emploi d'aucune chose, et, sans liarder, il est bon de ne pas souffrir qu'on perde un fétu de paille sans profit pour personne : on n'a jamais trop de superflu pour faire l'aumône, et je me sens prise d'indignation, quand je vois (dans une maison mal surveillée) des viandes se décomposer, du pain moisir, alors que ces viandes et ce pain auraient pu apaiser la faim d'un malheureux.

#### LE VÉRITABLE GENTLEMAN

##### SON PORTRAIT.

Vous l'avez deviné, le véritable gentleman ne se borne pas aux dehors extérieurs de la politesse ; il cultive en lui les bonnes manières, parce qu'elles sont comme la forme tangible de la bienveillance et du respect qu'il professe pour autrui. Mais cette bienveillance et ce respect, il les a aussi dans le cœur.

La politesse a ceci de beau, c'est qu'elle est née de l'amour de l'homme pour son semblable, de la crainte de le froisser, de le blesser, de l'offenser. C'est une vertu des peuples civilisés. Avec ces rares mérites, elle a aussi d'agréables côtés pour celui qui la pratique ; elle le rend plus gracieux, plus aimable, plus sympathique ; fût-il même dépourvu de dons physiques.

Il est clair que si, après avoir salué avec la désinvolture d'un "homme de sport", avoir parlé avec esprit, avoir accompli tous les rites de la politesse mondaine, vous laissez échapper un mot méchant ou seulement mordant, votre belle apparence extérieure n'empêchera pas qu'on ne vous déteste ou, au moins, qu'on n'éprouve, pour vous, un éloignement mérité.

Le véritable gentleman est bienveillant, modeste, courtois, généreux. Il n'offense jamais personne,

et il supporte certaines attaques, toutes les fois que ce n'est pas incompatible avec sa dignité. Il ne soupçonne pas toujours le mal autour de lui, parce qu'il n'a jamais l'intention de faire le mal et qu'il préfère voir l'humanité en beau. Il va, armé seulement de la conscience du droit et du bien. Il subjugué ses appétits, raffine ses goûts et ses habitudes, il dompte ses défauts, et estime les autres autant et même plus que lui-même.

Ce véritable gentleman est un véritable homme de bien. Il a tous les courages : le courage de ses opinions, le courage de ses affections, le courage physique comme le courage moral, parce qu'il hait la lâcheté, et sait que, pour chaque être humain, sonne, au moins une fois dans la vie, l'heure du sacrifice et du dévouement. Sa première vertu est le patriotisme, il ne recule jamais devant les devoirs parfois pénibles, douloureux, imposés pour le salut du pays ; qu'il faille défendre l'intégrité du sol ou sauver l'honneur national. Il ne trahit pas davantage sa foi politique, mais il a mûri longtemps les déterminations qui l'entraînent vers un parti ou un autre, et il ne se laisse inspirer que par ce qu'il croit être le bien.

Cet homme est fidèle à ses affections. Quand il a noué des liens de cœur, il ne les brise pas facilement, et, si on a tué l'amitié en lui, il conserve, du moins, les formes du culte anéanti. Il fait cela pour lui-même un peu, et beaucoup pour celui qui a démerité de sa tendresse, mais pour lequel il est encore plein de pitié et de bonté. Il trouve que, pour avoir été longtemps aimé, son ami a acquis sur lui des droits imprescriptibles et indéniabiles. Mais aussi le véritable gentleman ne se laisse-t-il jamais guider par l'engouement ni le caprice. Il étudie celui vers qui la sympathie l'attire avant de lui offrir, de lui donner une affection qu'il ne voudrait pas lui reprendre.

Personne n'est aussi attentif que le véritable gentleman à remplir les petites obligations de la vie. Avec ce désir de rendre heureux, cette crainte de blesser, il n'oublie rien, n'omet rien.

Il est plein de respect et de douceur pour les femmes. Pour leur parler, il assouplit sa forte voix ; pour ne pas les effaroucher, il modère la brusquerie des façons masculines ; dans la discussion avec une femme, comme dans la conversation, il introduit toutes sortes de termes mesurés et une

courtoisie inaltérable. Il se laisse attaquer, taquiner sans montrer d'impatience ; il ne répond jamais grossièrement à la parole inconsidérée, maladroitement ou vive qui peut échapper à la femme. C'est dans ce commerce avec elle, avec ces ménagements pour sa faiblesse, qu'il acquiert ses dons, les meilleurs et les plus charmants. Il parle d'elle même hors de sa présence, avec un respect infini ; il ne la compromet jamais, et, au besoin, la défend de sa parole et de son bras.

#### GRANDS ET PETITS DEVOIRS DU GENTLEMAN.

Il arrive que des femmes trop vives et—disons le mot—mal élevées traitent durement un homme qui a commis quelque maladresse à leur égard. Cette conduite blâmable de la femme n'autorise pas l'homme à l'insulter, ni même à lui répondre vertement. Tout au plus peut-il lui faire sentir son tort avec esprit, bonne humeur et convenance. En cas où, dans une discussion, elle perdrait toute mesure, il ne se départirait pas davantage de cette respectueuse indulgence... due à son sexe, sinon à elle-même.

Dans les danses et les jeux qui autorisent l'enlacement des mains, de la taille, l'homme ne doit pas saisir sa danseuse ou sa partenaire d'une étreinte trop vive, les convenances lui interdisent de trop la rapprocher de lui.

Il peut très bien, en ces circonstances, ou à table, entamer une conversation avec la plus jeune et la plus naïve des fillettes, parler de toute autre chose que de la chaleur et de la beauté de la fête, mais il veillera sur ses moindres paroles, quel que soit l'âge de la femme à laquelle il s'adresse, pour ne pas déflorer cette ingénuité féminine, — que beaucoup de femmes gardent au delà du mariage— par un mot étourdi, malséant, inconvenant.

A un bal par souscription, à un bal de société, — comme j'entends dire quelquefois, — un homme se conduit absolument comme dans une maison particulière. Pas moins d'égards ni de respect pour ses danseuses. Comme dans le monde, pour inviter à danser, il va s'incliner devant la femme choisie, en lui disant : "Madame, ou mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder le prochain quadrille ou la prochaine valse ?"

Il ne quitte pas ses gants pour danser. Si le buffet, où l'on sert les rafraîchissements, est pay-



ant, un homme peut offrir à la personne qui l'accompagne sa danseuse de leur faire apporter, à toutes deux, une chose qu'elles désireraient. Si le chaperon refuse, il n'insistera aucunement. En toutes circonstances et parties, du reste, lorsqu'une femme s'oppose à ce qu'un homme paye une dépense faite pour elle, il doit se soumettre immédiatement.

A table, un homme soigne la voisine qui lui a été assignée, celle qu'il a menée à table. Il ne la laisse manquer de rien, lui parle pour l'amuser d'une façon aussi intéressante que possible.

Si une femme laisse tomber son mouchoir, son éventail, un objet quelconque, tout homme bien élevé s'empresse de le ramasser et de le lui remettre, en s'inclinant ou la saluant, si l'incident a lieu dans la rue.

Un homme doit s'effacer en toutes rencontres, tenir le moins de place possible pour laisser le plus d'espace qu'il est en son pouvoir à toute femme. Il doit prendre garde d'accrocher ses vêtements avec son parapluie, sa canne, etc.

En vertu du principe qui établit que "c'est la reine qui parle la première", et la généreuse courtoisie française faisant de la femme une reine, au point de vue mondain et malgré la loi salique, un jeune homme, tout homme âgé de moins de soixante ans, ne tendra pas le premier la main à une femme jeune ou vieille. C'est à elle à témoigner de sa confiance, en tendant la main la première, et il n'appartient jamais à l'homme de se croire assez avancé dans l'intimité d'une femme pour se permettre d'aller au-devant d'une marque de sa bienveillance.

Pour les mêmes raisons, un homme attend, pour saluer une femme dans la rue ou tout lieu public, qu'elle l'y autorise d'un regard prouvant qu'elle l'a reconnu et qu'il peut en faire autant.

Un homme ne peut offrir de présents sérieux qu'à sa mère, sa sœur, sa fiancée (à la veille du contrat). S'il a été reçu dans une maison, il peut envoyer aux dames du logis des fleurs, des livres, des bonbons, de la musique, des loges ou des billets de spectacle (lorsqu'il s'agit de représentations convenables). Le choix des livres et de la musique doit être très sévère aussi. Il serait insultant de supposer qu'une femme pût lire ou chanter des choses grivoises ou seulement égrillardes.

Ai-je besoin de dire aux jeunes gens qu'ils ne réussiraient jamais dans le monde, — ou du moins pas longtemps — s'il affectent des airs supérieurs, sentencieux ou sombres, fatals, aussi absurdes les uns que les autres? Qu'ils soient jeunes pendant leur jeunesse. Connaissez-vous quelque chose de plus charmant et de plus attirant que le printemps et la jeunesse?

La gaieté va très bien à la vingtième année, puis c'est une qualité française qu'il ne faut pas laisser périr.

On aime aussi, chez un jeune homme, une pointe de fougue, d'enthousiasme, de brillant, de poésie. Après lui avoir dit : respectez profondément la femme, j'ajouterai : au-dessus d'elle placez encore la dame de nos jours, celle à qui vous devez tout votre amour, tout votre sang, la grande dame, la patrie.

### L'art de la peinture au Canada.

Il existe, Dieu merci. Il fleurit? ... Non pas. Beaucoup de nos bonnes familles canadiennes apprécient comme il le mérite un bon tableau; mais ces amateurs intelligents sont malheureusement encore trop rares.

Il est temps d'ouvrir les yeux aux belles choses — aux vraies belles choses, lesquelles ne consistent pas seulement en riches bijoux et en somptueuses toilettes. Il est temps que nous cessions de mériter le reproche d'une ignorance barbare pour tout ce qui concerne les arts.

Les occasions ne nous manquent plus de nous éclairer. Montréal a déjà eu, et il a de plus en plus souvent, des expositions de peintures où l'on peut contempler des œuvres sérieuses; notre ville possède deux écoles où l'on enseigne gratuitement le dessin.

Mais ce qui nous fait surtout un devoir de nous réveiller, c'est que nous avons nos artistes nationaux, des talents de premier ordre que notre race a produits et qu'a distingués dans les célèbres concours parisiens l'experte et sévère critique français.

Noblesse oblige. Puisque notre peuple a su produire des artistes dont on a reconnu le mérite au milieu même des maîtres européens, il n'est plus loisible à notre société intelligente et cultivée de rester indifférente devant *l'art canadien* qui naît avec eux et dont ils sont les premiers inter-prètes.

La protection des connaisseurs, des citoyens instruits et opulents, l'encouragement de leurs compatriotes peuvent conduire à leur point de perfection le talent de ces jeunes peintres et faire d'eux des maîtres.

Ce serait une apathie déshonorante qui nous ferait négliger de concourir à ce bienfait national.

Car on appellerait en effet un bienfait public l'ouverture d'une nouvelle carrière pour notre jeunesse, l'essor que le progrès de la peinture donnerait à notre littérature—puisque dans l'histoire de toutes les civilisations ces deux arts ont toujours marché ensemble — et le raffinement qu'une connaissance plus générale de l'esthétique apporterait à nos mœurs.

En ceci comme dans toutes les révolutions, la femme est l'influence déterminante. C'est elle qui donne au luxe un caractère plus ou moins élevé. C'est de son goût et de son degré de culture intellectuelle que dépendent le succès et l'avancement des arts dans son pays.

Si, par exemple, elle préfère la banale parure de diamants, qui est comme la livrée des fortunes cosmopolites, à quelque œuvre d'art ornant son salon et témoignant d'un goût plus délicat; si, au lieu de la peinture, qui, à l'aide d'un pinceau habile, donne la couleur et la vie à la figure d'une mère chérie, d'un père regretté ou d'une jolie fillette elle se contente de l'insignifiante photographie; si elle choisit pour garnir sa maison des meubles lourds et disparates, plutôt qu'un mobilier simple mais *de genre*, et dont les différentes pièces s'harmonisent; si elle aime mieux la peluche fatidique et la vulgaire soie du commerce aux tentures moins criardes imitant les étoffes anciennes ou s'accordant seulement avec les couleurs du tapis et du meuble; si elle dépense toutes ses épargnes dans des extravagances de toilette personnelle, il est clair que les artistes — peintres, littérateurs, sculpteurs, musiciens — qui auront le malheur d'être ses compatriotes en seront réduits à crever de faim.

Si'il existe de telles femmes parmi mes concitoyennes, me permettront-elles de leur dire en passant que ces recherches d'un luxe excessif et banal ne sont pas de celles qui retiennent et captivent. Un homme intelligent s'amusera plutôt dans un salon à regarder un tableau qui parle à son imagination ou touche son cœur qu'à compter les pierres précieuses aux doigts de son hôtesse.

Plusieurs canadiens qui sont allés étudier à Paris

sous les grands maîtres pendant plusieurs années sont de retour au pays, et ont leurs ateliers en cette ville.

Outre M. Hébert, le sculpteur bien connu et son jeune émule, M. Raymond Masson qui—à en juger par une charmante ébauche de lui vue chez un de ses amis—a un ciseau spirituellement éclectique. MM. Saint-Charles, Franchère, Côté, Larose ont établi leur résidence parmi nous.

Il y avait un pèlerinage intéressant à faire à travers ces jolies retraites d'artistes. Nous avons eu la curiosité de l'entreprendre, et l'accueil que le pinceau a fait à la plume dès la première entrevue a été de nature à encourager celle-ci à poursuivre ses visites instructives.

Nous avons monté d'abord les trois escaliers (point du tout délabrés) qui conduisent à la spacieuse et confortable *mansarde* de M. Franchère. Il faut, pour admirer les principales œuvres de ce dernier, aller à la chapelle du Sacré Cœur de St. Sulpice et à l'église de Hull.

Il y a pourtant sur les quatre murs de son atelier assez d'études de paysages canadiens, d'exquisses, de jolis tableautins et d'*impressions* notées, afin d'en garder le souvenir, sur un bout de toile ou une planchette de bois, pour vous retenir une ou deux heures—deux heures qu'on ne regrette pas.

M. Franchère travaille actuellement à des portraits de famille. Il se propose d'en mettre un à l'exposition de février à la galerie des Beaux Arts. Commettrai-je une indiscretion en parlant d'un grand tableau—œuvre de loisir et de prédilection probablement—qu'il a commencé? C'est le *Rêve de l'artiste*—un peintre naturellement qui s'est endormi au milieu des chimères de son imagination enfiévrée et devant son chevalet. L'essaim des Muses, ou des fées propices au génie, accourent vers lui les mains chargées de palmes et de couronnes, l'une conduit sa main. Le peintre les voit comme nous dans une brume légère où elles flottent vaporeuses, car sa figure sourit au Rêve de gloire.

Il faut pour composer de pareilles œuvres être à la fois poète, artiste et anatomiste.

Il faut en effet l'inspiration, il faut la dextérité de la main et une connaissance parfaite de l'anatomie pour respecter la vérité des attitudes, le jeu des membres, le mouvement du torse, l'exactitude des raccourcis....

Remarqué également une jolie marine: un coin d'océan furieux, croqué sur le vif—une *Japonaise* qui a été à l'exposition de Chicago—et un *Paysage* d'après nature, pris dans un des plus jolis endroits de notre joyau de montagne.

Au prochain numéro un aperçu de l'atelier de M. Côté.

M<sup>me</sup> Dandurand.

## La Mode



1. Corsage de soirée. En soie "liberté" primevère, garni de point de Venise crème ; manches puf-fantes.

2. Robe de bal.

3. Robe "tailleur." En bleu très foncé, garni de velours brun broché.

L'ancienne mais encore très fa-shionable combinaison de velours avec dentelle, déjà employée pour les corsages de maison, s'est éten-due jusqu'à jaquettes de rue sur les élégantes redingotes d'hiver, dont les épaules sont couvertes d'un collet Reine Anne ou Vandyke, de point Espagnol ou dentelles Irlan-daises.

Une autre combinaison est une bordure étroite de fourrure sur un collet, de velours foncé recouvert d'une dentelle ; avec ces costumes, un chapeau de velours et fourrure, une aigrette et boucle alsacienne de dentelle, et vous êtes élégantes, mesdames.

Un nœud de rouge brillant cerise en velours ou moiré est un acces-soire très en vogue pour les to-ques de l'hiver et dans les corsa-ges fantaisies de maison ou corsa-ges de bal, etc. Des toilettes com-plètes en chiffon de cette couleur ont été portées dans les mariages fashionables anglais.

Des nouvelles blouses blanches, roses, en soie taffeta viennent de faire leur apparition à Londres sous le nom de blouses Roumaines.



Les collets sont pliés en velours, manchettes très larges de même étoffe, et une ceinture large travaillée de jais ou de perles de couleurs variées, même les corsages de noce sont coupés dans ce genre, et garnis de riches passementeries de perles.

Les étoffes perforées occupent une large place dans les nouvelles importations.

La jupe cloche se porte toujours, mais très simple sans ornements; tendue ou à godets, il faut avoir soin de la doubler d'une garniture de crin ou de mousseline raide.

Nous devons les jolies gravures de notre article de *Mode* à l'obligeance de M<sup>me</sup> Broughton de New York, une femme d'initiative qui a dirigé pendant plusieurs années l'*Art de la Mode*, un journal de 26,000 de circulation, qu'elle vient d'acquérir. M<sup>me</sup> Broughton est aussi un écrivain de mérite.

## L'association Artistique.

On y fait toujours d'excellente et délicieuse musique.

Nous ne saurions toujours trop répéter que les concerts bi-mensuels de cette réunion d'artistes sont une école où l'on apprend à connaître et à goûter les grands classiques. Il est étonnant qu'on n'y voie pas plus d'écoliers et que les parents ne songent pas à abonner à ces soirées musicales ceux de leurs enfants qui font une étude sérieuse de la musique.

Au concert du 28 décembre dernier, M. Prume,

accompagné par M<sup>me</sup> Heineberg — une consciencieuse artiste — a exécuté, avec sa maîtrise habituelle, la "sonate à Kreutzer." Cette composition est d'un sentiment si puissant, d'une inspiration si suggestive, que Tolstoï, dans son fameux roman, en a fait la cause du terrible dénoûment. Le public des concerts de l'Association Artistique ne se lasse pas de ce chef-d'œuvre. Il le redemande et l'applaudit avec une ferveur croissante. Le prochain concert aura lieu à la date du 18 janvier.

*Mittore.*

## CUISINE

### PATÉS DE NOËL.

Une langue de bœuf bien fraîche, une demi-livre de suif de bœuf, une livre de sucre pilé, une livre de gros raisins, une livre de petits raisins, dix-huit pommes fameuses, le zest de deux citrons, une chopine d'eau de vie, une chopine de Vin Madère. Faites cuire la langue jusqu'à ce que vous puissiez la peler, hachez la bien fin, hachez le suif, enlevez les graines des gros raisins, lavez les petits raisins et séchez les ; pelez et hachez les pommes. Mêlez bien le tout avec l'eau de vie, le Madère, le sucre, en y ajoutant une demi-cuillerée à thé de sel fin, un peu de muscade, canelle, clou de girofle râpés et du macis.

Cette préparation peut se conserver longtemps en la mettant bien couverte au froid. Quand vous voudrez l'employer, faites de la pâte feuilletée, faites en des pâtés ordinaires, et servez toujours bien chaud.

### FARCE POUR POULETS RÔTIS.

Hâchez un oignon bien fin, mettez le frire dans une poêle avec un peu de saindoux ; dès qu'il aura bruni, ajoutez du poivre, sel, sarriette et persil, et mêlez bien le tout avec de la mie de pain sec. Lavez bien l'intérieur de la volaille, séchez la bien et insérez cette farce.

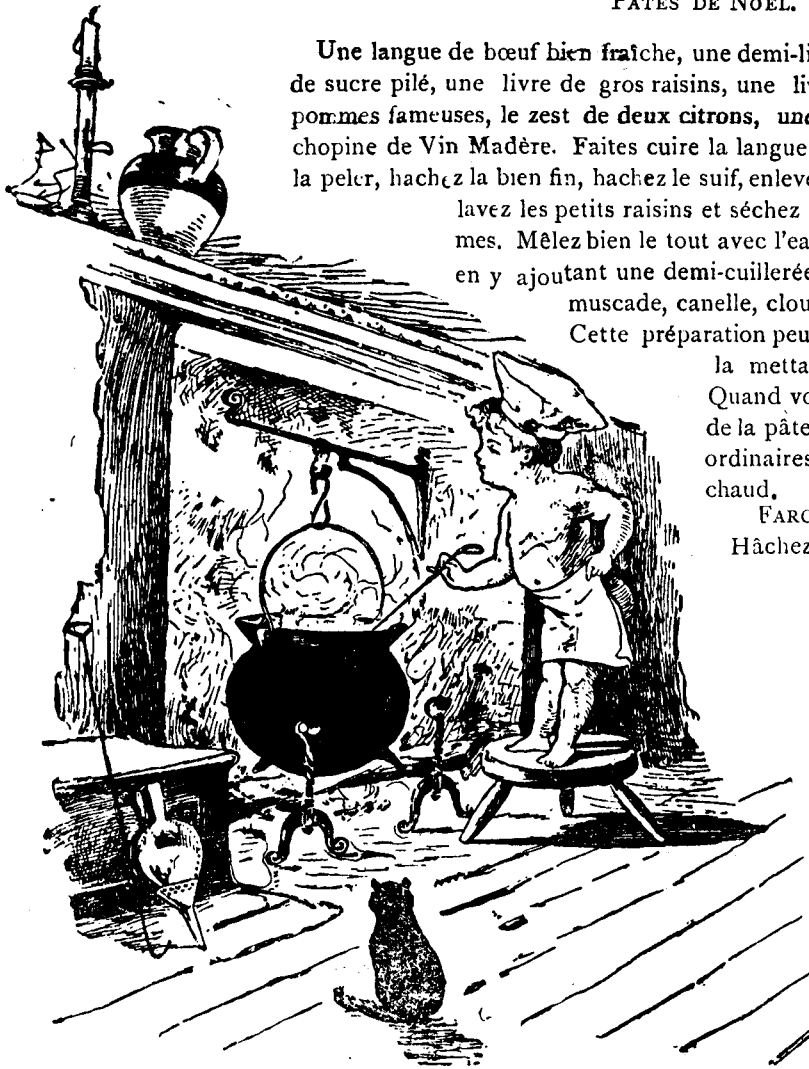
### PATÉ AUX POMMES DE TERRE.

Faites bouillir des pommes de terre avec du sel, sans les peler. Quand elles seront bien cuites, enlevez

la pelure et écrasez les en bouillie en mêlant un bon morceau de beurre, poivre, sel et du lait (ou moitié lait et moitié crème). Placez les dans un plat creux. Faites bouillir plusieurs œufs bien durs, coupez les en deux, et garnissez en tout le dessus des pommes de terre ; couvrez le tout d'un morceau de pâte, ayez soin d'ornez le bord du plat avec une bande étroite de pâte, faites une frange de pâte, et placez la au centre du pâté. Faites cuire comme pâté ordinaire, et servez le bien chaud.

### SOUPE DE JUBILÉE.

Faites bouillir des pois comme pour une purée ordinaire, ajoutez poivre, sel, persil et autres fines herbes, 1 navet bien tendre, 2 oignons et 2 carottes. Quand le tout sera bien cuit, passez au tamis, et servez avec des croutons. *Croutons.*—Faites cuire des tranches de pain dans de la graisse bouillante, et taillez-le par petits morceaux carrés.





## La Seconde Mère de Marie.

NOUVELLE.

Ils étaient deux pauvres cœurs liés sous le même joug de misère. Le dimanche, bien avant l'heure de la messe, on les voyait passer. La mère, — émaciée, le visage flétri, aux méplats exagérés telle que les créatures usées ayant encore plus souffert que vécu, — soutenait sa fille infirme. Une pénible claudication retardait la marche de celle-ci, l'obligeait presque à s'arrêter à chaque pas. Sur tout le parcours de la longue rue de village conduisant à l'église, elles allaient ainsi, fort lentement, au grand soleil, dans leurs habits très propres qui accusaient par certaines recherches cette fierté des pauvres *comme il faut* ayant connu de meilleurs jours.

Et à leur vue, tout le long de la route, dans les maisonnettes où l'on ne s'éloigne guère de la fenêtre à l'heure où commence à passer "les gens de la messe," les bonnes gens murmuraient cette parole familière au peuple: *Ah ! quand le malheur s'acharne sur quelqu'un !...*

C'est qu'à la vérité il n'existait pas de plus triste histoire.

Pour la mère, le passé n'avait été qu'un tissu d'épreuves. Toute jeune elle s'était mariée à un beau garçon — trop beau ; il faut se défier de cette espèce là — qui n'avait pas tardé à dissiper son patrimoine, à mettre sa famille sur le pavé et finalement, à se tuer de boire. Il avait fallu suffire toute seule à la subsistance et à l'instruction de quatre enfants : deux garçons et deux filles. Toutes ses forces, une partie de ses nuits et ses jours entiers y furent consacrés.

Il y a des poètes qui appellent les enfants : bénédiction du ciel. Pour la veuve infortunée, cependant, ces rejetons, qui représentent quelquefois l'espérance, ne devaient qu'apporter des tourments nouveaux à son cœur déjà meurtri de mille peines. J'égrènerai rapidement ce chapelet de misère que vous trouveriez invraisemblable s'il fallait vous le réciter par le détail. Dès deux fils, l'un s'annonçait habile et laborieux. Déjà son travail, assez bien rémunéré, aurait apporté dans

la famille une aisance depuis longtemps inconnue si la fièvre typhoïde, en frappant les trois autres, n'avait fait passer tout l'argent gagné dans les goussets du docteur et du pharmacien.

Mais voilà, le bon fils fut enlevé par un de ces accidents qui arrivent dans les fabriques. De la longue convalescence qui suit la terrible typhoïde, l'une des filles sortit infirme. Le frère cadet en grandissant montra de mauvaises dispositions. C'était chez lui que se révélait l'atavisme paternel : il fut ivrogne. L'aînée des filles, très gentille, élevée au couvent grâce à quelque protection, se maria à un jeune médecin qui devint fou au bout d'un an de mariage, lui laissant un enfant naissant. Le chagrin, sous couleur de consommation galopante, avait emporté la jeune mère peu après.

Telle était dans toute sa sombre vérité l'histoire des deux femmes que je vous ai montrées tout à l'heure s'acheminant cahin-caha vers l'église de leur village. Ne croyez pas que j'en ai chargé les traits, ni surtout que je prétende vous présenter ici dans un décor dramatique, des créatures fictives, pour lesquelles j'improvise un rôle de tragédie. Elles ont vécu, hélas ! ces malheureuses ; elles ont vécu sans trop s'étonner de l'amertume de l'existence, car comme tout le monde elles savaient sourire quelquefois et causer et s'intéresser aussi aux choses du monde. Ceux qui les connaissaient ne s'étonnaient pas eux non plus ; ils les plaignaient sans doute, et disaient d'elles : "Elles n'ont pas eu de chance," mais sans s'émouvoir plus de leur cas que devant le spectacle banal des autres souffrances humaines. Vous-même, si les malheurs de ces âmes martyrisées vous semble dépasser la vraisemblance, c'est que vous ne connaissez pas leur nom et qu'aussi bien, vous ne réfléchissez pas en regardant autour de vous. Car il n'en manque pas de ces êtres dont la destinée est de souffrir uniquement et toujours. Mais la douleur que les écrivains et les romanciers poétisent se cache dans la vie réelle sous les apparences les plus

diverses. Elle revêt quelquefois une forme si grotesque qu'on en rit, si simple ou si fière qu'on la suspecte, si antipathique qu'on la bouscule. Il existe un martyr bien commun, et plus amer que toutes les souffrances connues et avouées : c'est celui qui ne sait pas s'attirer la pitié.

Elles portaient encore le deuil de la jeune femme du médecin, et les yeux de la veuve qui avaient tant pleuré retrouvaient de nouvelles larmes pour ce dernier malheur. Son pauvre cœur, où les cicatrices ne s'auraient pu compter, saignait encore quand elle regardait le berceau de l'orpheline dont la charge leur était échue.

Après une année de tranquillité et d'aisance relative apportées dans la famille par le mariage de la fille aînée, ce retour à la vie d'angoisse et de lutte pour le pain quotidien était bien dur, surtout avec ce cher bébé, ce trésor onéreux, cet innocent égoïste qui exigeait déjà avec cris, du bon lait, des vêtements chauds et qu'on passât de longs moments à le sauter, à l'amuser, à lui chanter.

Qu'importait à cet adorable tyran qu'on ne pût pas lui donner tout cela ou qu'on fut triste et peu enclin à chanter. Sa bouche fraîche voulait rire, et son estomac de petit animal goulu réclamait sans cesse la pâtée savoureuse, du nanan, quelque chose à avaler.

Et malgré tout, c'était une joie que ce bébé rose éclos sous le triste toit. Son berceau devenait le centre de la vie de la famille. L'aïeule retrouvait près de lui des refrains de jeunesse et le sourire lumineux qui rayonne des âmes aimantes, le cœur aigri de l'infirme y apprenait la tendresse et le mauvais sujet lui-même s'attendrissait à la vue de l'aimable poupon.

Au cours des longues journées de récupération que l'ivrogne passait à se balancer sur une chaise près du poêle, les femmes le lui confiaient quelquefois pour un peu de temps, tandis qu'elles vaquaient aux travaux du ménage. Lui alors le maniait avec des gestes doux — presque honteux de tenir ce petit ange — et adoucissait sa voix rauque pour lui faire ces discours insensés, ces chants simplistes que les enfants écoutent avec une sorte de ravissement. Ces trois êtres malheureux, l'attendant rien du sombre avenir, subissaient

inconsciemment le charme de l'espérance inséparable de l'aurore d'une vie nouvelle.

L'expérience avait pourtant donné à l'esprit de la pauvre grand'mère cette sorte de courbature qui s'appelle le pessimisme.

Quand le bébé se réveillait la nuit, elle agitait son berceau, et pleurait longuement dans les ténèbres sur ce rejeton de misère, héritier de malheur qui ne faisait que commencer l'épreuve de la vie, épreuve dont elle sortait brisée et pantelante. Sous l'aiguillon de la torturante inquiétude elle se révoltait au nom de l'innocente, et arrivait à se dire : "Si au moins c'était un garçon ! Il ferait souffrir les autres et souffrirait moins lui-même." Car pour elle l'humanité se divisait en deux portions : celle qui oppresse et celle qui pâtit ; les hommes tyranniques et les femmes victimes.

Dans le joli village de Chambly qu'elle habitait, la famille affligée des Duroche comptait de nombreuses sympathies. Des dames charitables la visitaient, sans se risquer à offrir à ces pauvres pleins de fierté, autre chose que leur amitié compatissante, mais cette amitié discrète surveillait la condition des deux femmes, afin d'apporter, le cas échéant, un secours plus direct, qu'elles ne se fussent probablement jamais résignées à demander.

Leur pauvreté d'ailleurs était de celles qui, à force d'économie et de travail, accomplissent ce prodige de ressembler à une modeste aisance.

Sur le plancher de leur habitation écuré à la lessive, des *catalogues* aux gaies couleurs (fruits de leur industrie) étaient toujours tirées en droite ligne. Aux carreaux reluisants des fenêtres, les rideaux de mousseline, merveilleusement et mille fois reprisés, mettaient le joli contraste de leur blancheur immaculée à côté des pots de terre d'où jaillissaient des plantes vertes luxuriantes de santé. Près du poêle à double étage et à moulures chatoyant comme un bijou, un gros chat jaune ronronnait avec béatitude. Le salon avait un tapis, des meubles modernes, de longs rideaux de dentelle — magnificence qui attestait le passage des jeunes époux dans la maison — et sur le dos de chaque chaise s'étaient des carrés de guipure confectionnés par le crochet d'Anna, l'infirme.

Elle avait des doigts de fée, la petite boîteuse.

Malgré sa jambe malade, atrophiee par un *dépot de fièvre*, elle aidait aussi sa mère dans les rudes travaux de la maison et de l'extérieur, car les deux femmes entretenaient un potager; elles engraisaient l'été un jeune porc et gardaient des poules dont elles échangeaient les œufs avec une voisine pour le lait nécessaire à la petite Marie.

Tout cela avec l'exquise propreté qui répandait chez elles un certain air de luxe, imposait aux gens et faisait dire que des parents riches payaient une petite rente à la veuve.

Il n'en était rien pourtant. Les produits du potager et de la basse-cour les nourrissaient en partie. Quelques bribes de salaire apportées dans un moment de contrition par Louis, le mauvais sujet, le prix de quelqu'ouvrage de couture fait à la veillée, les menait ainsi, en se raccrochant d'expédient en expédient, mais avec des alternatives de perplexités cruelles, d'un terme à l'autre.

La légende de parents riches n'était pas entièrement dénuée de fondements. Un américain cossu avait un jour visité l'humble maisonnette; une belle machine à coudre était restée en souvenir de son passage. Ce visiteur inopiné était en effet un neveu opulent de la veuve, marié à Boston à une américaine qu'elle ne connaissait pas. Le père de ce jeune homme, étant le plus jeune de la famille, avait été autrefois recueilli par M<sup>me</sup> Duroche, sœur aînée, et soigné comme son enfant jusqu'au moment où il émigra aux Etats-Unis pour tenter fortune. Son fils apprit dans son voyage au Canada, et par les autres membres de sa famille, la gêne de la tante bienfaitrice. Il arriva donc chez elle avec d'assez bonnes intentions, mais devant l'accueil hospitalier qu'elle lui fit, à la vue de son intérieur propre et confortable, il modifia ses idées. La prudence avisée d'un millionnaire craignant toujours d'être attrapé lui avait fait renfoncer les billets de banque au fond de sa poche, et se dire à lui-même: "Ma tante n'est pas si mal après tout."

Le cousin de Boston avait caressé avec une sorte d'attendrissement la petite Marie—attendrissement qui ne produisit aucun résultat matériel, parce que ce capitaliste, comme beaucoup de gens de son espèce, par précaution, ne mettait pas son gousset du côté du cœur.

En la sautant sur ses genoux il avait pourtant

esquissé de vagues promesses où il était question de testament, car cet homme riche, au sein de sa fortune, gémissait de n'avoir point d'enfants. Ses parentes lui avaient été reconnaissantes de sa visite, de ses façons amicales, et surtout du don magnifique de la machine à coudre. Car ces âmes simples se contentaient de peu et n'ambitionnaient point le bien d'autrui.

M<sup>me</sup> Destoles, une dame considérable de l'endroit, renommée pour sa bonté envers les malheureux, avait souvent conseillé à la veuve dont elle recevait parfois des demi-confidences sur ses chagrins et ses anxiétés, d'écrire au ménage bostonnais pour réclamer un secours en argent, une rente régulière.

En justice il la lui devait en raison de ce qu'elle avait fait pour le père. Mais la singulière femme ne l'entendait pas ainsi, elle manifestait même de l'étonnement qu'on put avoir de pareilles idées.

— Mais c'est à eux cet argent là, disait-elle; ils l'ont gagné; ils en sont les maîtres. A chacun le sien dans ce monde-ci; tant pis pour les pauvres!

Elle formulait d'un ton péremptoire et résigné cette dure loi qu'elle avait elle-même si peu pratiquée au temps de son opulence.

— D'ailleurs, moi, ajoutait la stoïque créature, j'en aurai toujours assez, et le Bon Dieu n'abandonnera pas mes pauvres orphelines quand je serai morte.

Quelque confiance qu'elle eut dans la Providence, cette idée de mourir et d'abandonner Anna avec la charge de l'enfant, du fils fainéant et ivrogne la glaçait d'épouvante. La bonne M<sup>me</sup> Destoles, à qui elle laissait deviner quelque temps ses craintes nouvelles — car elle se sentait ruinée, vieillie subitement et malade — tâchait de la rassurer.

— Soyez tranquille; vous savez bien que nous ne les laisserons pas périr!

La conversation n'allait jamais plus loin sur ce sujet, car l'énergique femme essayait rapidement ses larmes et faisait un violent effort pour parler d'autre chose.

Cette fière habitude de cacher ses souffrances retenait encore sur ses lèvres certaines objections: Avant de se résigner à fermer la maison, à mettre sur le pavé son misérable frère, à vivre de charité,

elle connaissait assez sa fille pour être convaincue d'avance qu'elle résisterait longtemps et lutterait jusqu'au bout de ses forces.

Alors elle se représentait ses enfants abandonnées par un jour d'hiver dans leur maison isolée, à demi enfouie sous la neige et dont l'infirmes, n'ayant personne pour soutenir ses pas, ne pourrait dans cette dernière extrémité, seulement sortir pour aller demander du secours.

Cette angoisse qui l'obsédait le jour et la nuit achevait d'épuiser une constitution minée par un long surmenage.

## II

Une après-midi de décembre vit arriver chez M Destoles un gamin tout essoufflé. Il passait devant la porte des Duroche, quand Anna, la figure toute bouleversée, lui avait crié d'aller prévenir la femme du notaire que sa mère venait d'avoir *une attaque* et qu'elle se mourait.

Les personnes accourues à l'appel d'Anna trouvèrent M<sup>me</sup> Duroche gisant par terre, sans connaissance auprès d'une échelle appuyée au mur. Tout ce que l'invalides avait pu faire pour secourir sa mère avait été de placer un oreiller sous sa tête.

Cette syncope n'était pas la première. Une maladie de cœur s'était déclarée depuis quatre ans, à la suite de la mort de sa fille, chez la pauvre femme. Deux ou trois fois déjà de légères crises s'étaient produites, laissant leur victime terrifiée par la certitude qu'elle serait ainsi enlevée subitement quelque jour.

Cette fois cela l'avait prise tandis que, montée au sommet d'une échelle, elle blanchissait à la chaux le mur de sa cuisine pour le grand ménage de Noël. Saisie du malaise qui précède immédiatement la suffocation, elle n'avait eu que le temps de descendre deux ou trois échelons avant de s'affaisser entre les bras d'Anna qui, repoussant sa couture, s'était levée précipitamment pour la recevoir.

Son agonie fut longue. Cette charpente osseuse qui avait soutenu tant de chocs et lutté si longtemps sans défaillance, ne semblait résister à la mort que par un reste d'habitude. Elle ne s'éteignit qu'au bout de deux jours.

Dès les premiers moments de la maladie, M

Destoles, ayant pourvu aux besoins les plus pressants, avait pris sur elle d'écrire au parent de Boston.

Sa jeune femme en personne arriva le surlendemain. Le mari étant en voyage, elle avait ouvert la lettre et était accourue.

Très jolie, habillée avec la dernière élégance, sa figure peu triste, plutôt rieuse avec le frou-frou de ses jupes soyeuses, détonnaient singulièrement dans la tristesse de la pauvre chambre mortuaire.

Elle embrassa affectueusement Anna qu'elle appella tout de suite "ma cousine" et se mit à l'œuvre sans façon pour aller à soigner la moribonde.

Cette belle dame aux mains fines et chargées de bagues étonnait tout le monde par son habileté à manier la malade et les procédés d'américaine ingénieuse employés pour les petits soins que réclamait son état. Ce fut elle qui, dans le dernier spasme, soutint dans ses bras cette "pauvre tante" dont les yeux ne l'avaient jamais regardée.

Du moment de son arrivée rien n'avait manqué dans la maison. Grâce à elle, la légion de cousins, de voisines et de parentes plus ou moins authentiques qui s'étaient rangés dans la cuisine et le salon, pour ne disparaître qu'après l'enterrement, faisaient bonne chère. Elle eut aussi cette idée de femme riche de faire venir de Montréal un médecin célèbre, lequel n'arriva que pour voir expirer sa "pauvre tante."

Cette petite personne active et remuante ne sembla plus savoir que faire quand le grand calme de la mort fut tombé sur la maison. Dès le jour du décès elle annonçait au parent âgé qui servait de tuteur à la petite Marie, en lui remettant l'argent nécessaire pour les funérailles, que des raisons supérieures la forçaient de repartir dès le soir même.

Elle partit en effet en tourbillon comme elle était venue, mais non sans avoir mis à exécution une autre idée lumineuse.

La petite Marie, aussitôt l'accident arrivé, avait été emportée par une amie charitable qui promit à Anna d'en avoir le plus grand soin et de la ramener quand "ça irait mieux."

La riche cousine, témoignant d'une tendre sollicitude pour l'enfant, s'était échappée un moment pour se faire conduire chez la personne qui en

avait la garde. Elle avait fort caressé la fillette, et s'était entendue répéter avec les marques du plus vif plaisir l'affirmation, déjà faite par son mari, que la gentille orpheline lui ressemblait d'une façon étonnante.

En causant avec le tuteur le matin qui précéda son départ, elle lui exposa le projet suivant dans le style concis et laconique particulier à sa race pratique.

— Supposons, dit-elle au bonhomme intimidé par cette belle dame sentant la rose, et disposé à partager toutes ses opinions, supposons que j'emène la petite Marie avec moi pendant une semaine ? Elle sera "*out of the way*" pour la cérémonie des funérailles et les jours de désordre qui suivront. Au milieu de tout ce brouhaha elle pourrait être négligée ou attristée ici, tandis qu'avec moi qui n'ai rien autre à faire, n'est-ce pas, je la dorloterai, je la promènerai dans ma voiture. Vous comprenez ?

Le brave homme, qui hésitait un peu en lui-même, donnait extérieurement des signes d'approbation. Sans en demander davantage elle le quitta brusquement pour annoncer aux autres parentes : " Le tuteur désire que j'emène la petite Marie chez moi tandis qu'on va tout régler ici. Moi j'en suis enchantée. Je l'adore, cette enfant ; elle est jolie à croquer et me ressemble, paraît-il, comme ma fille." Puis, sur le point de s'envoler de nouveau, elle s'arrêta pour ajouter :

— Il vaut peut-être mieux n'en rien dire à Anna aujourd'hui ; cela l'affligerait inutilement. D'ailleurs, j'aurai ramené la petite avant qu'elle ait eu le temps de s'apercevoir de son absence.

Les commères, comme le tuteur, se contentèrent de hocher la tête en signe d'acquiescement et d'admiration. Elles se dirent entre elles : " Une fois qu'elle l'aura eue pendant quelques jours il ne lui sera plus possible de s'en passer. Elle va l'adopter bien sûr... En voilà une qui a de la chance ! "

— Ce que c'est que la vie ! murmurait philosophiquement l'une de ces dames. " Fallait que sa pauvre grand-mère vint mourir pour qu'il arrive bonheur à la petite " !

Le bon tuteur se flattait également qu'à son retour, l'américaine si féconde en bonnes pensées

aurait celle de ramener les deux orphelines dans son château.

Mais elle ne perdait pas son temps. Prestement elle avait ramassé ses affaires, embrassé les collatéraux qui emplissaient la maison, pénétré dans la chambre obscure où Anna se terrait pour ruminer son désespoir, fait ses adieux en disant à l'infirme qui ne savait que sangloter, qu'elle reviendrait dans quelques jours, *to talk over matters*, puis était montée en voiture et disparue. En chemin elle avait ramassé la petite Marie et n'était arrivée à la gare que juste cinq minutes avant le départ du train.

### III

Au jour fixé pour le retour de la brillante bostonnaise, M<sup>me</sup> Destoles alla frapper à la porte de la maison en deuil. Ce fut Louis, entièrement sobre depuis l'événement et les yeux rougis, qui vint lui ouvrir. Il répondit à sa question qu'Anna était chez M<sup>lle</sup> Sophie, la vieille fille qui habitait en face. L'orpheline ne pouvait se résoudre à rester dans la maison désolée. Chaque objet était pour elle un souvenir dont la vue à tout instant la jetait sur une chaise, secouée par les sanglots, en proie à une douleur, à des regrets suppliciants.

Louis passa sa veste et traversa la rue pour aller chercher sa sœur. Quand l'infirme entra, accrochée au bras de son compagnon, M<sup>me</sup> Destoles vit qu'elle tenait une lettre entre ses doigts, et que sa figure toute bouffie témoignait d'une récente crise de larmes.

— Allons, dit-elle en serrant affectueusement la main de l'orpheline, je vois que vous n'êtes pas plus raisonnable. Il faut prendre courage, ma chère enfant.

Pour toute réponse, les pleurs se remirent à couler abondamment sur les joues de la petite boîteuse.

— Asseyez vous là. Nous allons causer de choses un peu moins tristes. J'ai reçu une lettre de M<sup>me</sup> Robelle, votre cousine de Boston, au sujet de la petite Marie...

A ce préambule la jeune fille avait essuyé sa figure d'un geste violent ; ses yeux s'étaient animés d'un sentiment de colère.

— Moi aussi, interrompit-elle, j'ai reçu une lettre de cette femme là, de cette effrontée ! Oh ! je sais



bien ce qu'elle veut, allez !... Je n'ai pas besoin de ses écritures ; qu'elle me ramène Marie, ou bien nous verrons !...

Et toute l'amertume de son âme susceptible et révoltée d'infirmes se lisait dans ses yeux bleus devenus presque méchants.

— Je ne comprends pas ce qui vous irrite dans la proposition de M<sup>me</sup> Robelle, reprit la femme du notaire avec un accent de doux reproche. Il me semble que lors de votre malheur votre cousine s'est montrée exceptionnellement bonne ; l'offre généreuse qu'elle vous fait aujourd'hui...

— Bonne ? s'exclama la tante de la petite Marie en regardant à travers la fenêtre avec une expression de dureté. On connaît ça des bontés pareilles ! Ça l'a prise un peu tard. On s'en serait bien passé. Ma pauvre maman aurait pu mourir sans elle comme elle a vécu sans elle !... Non ; voyez-vous ce qu'elle avait dans l'idée, c'était la petite. Son mari lui a dit qu'elle était jolie et qu'elle lui ressemblait, alors comme ils n'ont pas d'enfant, elle a voulu nous la voler ! Voyez aussi ses précautions pour l'emmenner en cachette, en voleuse, sans m'en dire un mot ! Croyez-vous que je l'aurais laissée partir, moi ? Quand ils m'ont appris cela le lendemain, je crois que je suis restée plus saisie que de l'attaque de maman... J'ai compris tout d'un coup ! ...La voleuse ! La voleuse ! Est-ce qu'on leur vole ce qu'ils ont, nous autres ?... S'ils ne peuvent avoir des enfants qu'ils ne prennent pas ceux des autres, ou bien nous verrons ! Il y a une justice ! N'est-ce pas, madame, qu'ils n'ont pas le droit de la garder ? Vous savez cela, vous, votre mari connaît la loi. Oh ! demandez lui qu'il m'aide ! qu'il me dise ce que je dois faire... je ne peux pas lui donner d'argent, je n'en ai pas, mais je travaillerai pour vous, je ferai tout ce que vous voudrez, je suis assez habile pour des dentelles, de la couture...

Suffoquée par les larmes, elle tomba aux genoux de M<sup>me</sup> Destoles et sanglotant dans ses mains :

— Aidez moi, ma bonne dame ; ayez pitié de moi ! Ne me tuez pas !...

Très émue, M<sup>me</sup> Destoles releva sa petite amie en la grondant doucement.

— Certainement, ma pauvre enfant ! certainement... Il est inutile de vous mettre dans cet état. Nous vous protégerons si vraiment l'on veut vous faire des injustices. Mais calmez vous !...

Un grand revirement s'opérait dans l'esprit de la charitable visiteuse. Cédant à la prière contenue dans l'aimable lettre reçue le matin, elle était arrivée remplie de zèle pour plaider la cause de la belle américaine. Très habilement celle-ci l'avait persuadée de convaincre Anna de faire le sacrifice de la petite dans l'intérêt de son avenir.

“ D'ailleurs, comme elle était disposée à assurer par une rente suffisante l'existence de sa cousine même, toute inquiétude serait donc enlevée à l'invalides qui pourrait enfin vivre heureuse et tranquille. Naturellement il ne lui serait pas défendu de venir voir l'enfant aussi souvent qu'elle le voudrait.” Suivait un charmant tableau qu'elle faisait de la petite Marie assise à côté d'elle dans la voiture avec une toilette blanche qui lui allait à ravir. On se retournait dans la rue pour regarder le joli bébé que les gens croyait sien à cause de cette singulière ressemblance. “ La petite, marquait-elle en finissant, est ravie de tout ce qu'elle voit et de tout ce qu'elle possède. Elle n'a parlé de sa tante qu'une fois et m'a demandé ce matin — la chérie ! — si je m'appelais *Maman*.”

Malgré l'horreur de la vertueuse M<sup>me</sup> Destoles pour les jugements téméraires, elle était fort portée à suspecter le désintéressement de sa correspondante maintenant. Le verdict d'Anna dans sa sévérité lui paraissait irréfutable. Extrêmement touchée de la véhémence de la tante déposée, elle n'osait plus soutenir sa plaidoirie à peine entamée.

Par acquit de conscience elle finit cependant par ajouter, un peu timidement : —

— Naturellement vous êtes maîtresse de cet enfant, et personne ne peut vous forcer à abandonner vos droits, seulement... j'avais cru que vous réfléchiriez peut-être à la difficulté que vous aurez à la faire instruire, à subvenir à tous ses besoins, puis à la différence du sort qui lui serait fait si M<sup>me</sup> Robelle l'adoptait. Je comprends que le déchirement serait bien cruel s'il vous fallait vous résigner à la séparation... je ne vous la conseille pas non plus, mais, ma pauvre enfant, soyez bien sûre, avant de prendre une détermination irrévocable, que vous n'obéissez pas à un mouvement égoïste quoique bien naturel et excusable même.

La jeune fille s'était remise en écoutant les sages paroles de son interlocutrice.

Elle y répondait maintenant avec calme et un sens pratique de femme précoce :—

— Ne croyez pas, madame, que je n'ai pas réfléchi à tout cela depuis une semaine. Quoique assurément je serais morte de chagrin s'il avait fallu me séparer de la petite, je n'aurais pas hésité si j'avais cru que c'était pour son bien. Mais qui me dit qu'elle serait élevée chrétiennement au milieu de toutes ces richesses?...

— Mais, ma fille, votre cousine est catholique.

— Oui, madame, elle l'est de nom, à l'américaine ! je sais—je ne dis cela qu'à vous— que la pratique lui pèse peu. Maintenant, est-ce un si grand bienfait pour une enfant que d'être transportée dans une autre sphère que celle où le Bon Dieu l'a mise ? Faut-il sacrifier tout le reste à cet avantage là ? Sera-t-elle si malheureuse de vivre dans le milieu où sa mère et ceux qui l'aiment ont vécu ? Pour ce qui est de la nourrir et de la faire instruire comme sa mère et moi nous l'avons été, je me sens le courage et les forces pour y suffire. Maman en a élevé quatre avec moins de ressources que je possède, je pourrai bien moi, venir à bout d'élever ma petite Marie.

— Etes-vous bien sûre de cela, ma bonne Anna ? ne vous faites-vous pas illusion sur vos forces ?

— Oh, madame, je suis robuste, allez, malgré mon infirmité ! Et puis... je sens que malgré notre pauvreté, la petite sera plus heureuse ici. Cette femme ne peut pas l'aimer comme moi, c'est impossible ; elle n'est pas mère, voyez-vous.

— Et vous donc, ma petite Anna ? fit M<sup>me</sup> Destoles avec un sourire.

— Oh moi, madame, c'est différent. Je l'ai depuis le premier jour. Je la connais mieux que je ne me connais moi-même ; je devine ses pensées derrière son petit front et je sais prévenir tout ce qui peut lui faire de la peine. Est-ce qu'on aime autrement que cela quand on est mère, madame ?

— Vraiment, je crois que vous avez en effet surpris le secret.

— Tenez, j'ai rêvé cette nuit que la petite avait mal aux dents — cela lui arrive quelquefois quand elle mange des bonbons, et je suis sûre qu'ils lui en ont donné et qu'elle a eu une de ses crises. C'est une servante qui avait soin d'elle, et qui lui disait rudement en anglais : "Dors ! dors, braillarde !" Alors la petite m'appelait, et cette gueuse de ser-

vante la rudoyait, la secouait par le bras, en criant : "Veux-tu dormir !" Je croyais entendre ma pauvre bichette pleurer tout bas sous ses couvertures : "Oh Nana ! Nana !" comme elle faisait ici quand elle avait quelque chagrin. Je me suis réveillée toute navrée...

M<sup>me</sup> Destoles tapa amicalement la main de la boîteuse frémissante de l'impression de son rêve.

— Eh ! ne croirait-on pas que tout cela est arrivé ! Ne vous montez pas ainsi la tête, mon enfant. Voyons, je vais répondre à votre cousine. Faut-il lui dire que vous n'acceptez pas ses offres ?

— Oh ! bien sûr ! Je vous en prie, madame, tâchez qu'elle ramène la petite au plus tôt. Ce serait terrible de passer le Jour de l'An sans elle dans notre pauvre maison.

En passant dans la pièce voisine pour sortir, l'amie des Duroche aperçut Louis qui lui ouvrait la porte.

Il avait une attitude de grande humilité et sa figure mouillée de larmes prouvait qu'il avait suivi l'entretien. Quand elle eut passé le seuil, le pauvre hère réussit à vaincre sa timidité pour lui dire d'une voix mal affermie :

— Si vous écrivez à Boston, madame, dites à Marie que *mon oncle Louis* lui garde de belles étrennes pour le Jour de l'An.

M<sup>me</sup> Destoles se retourna sur le perron pour regarder le jeune homme qui restait dans l'entrebâillement de la porte, les yeux baissés.

— C'est du pain que vous devez lui promettre, mon ami, prononça-t-elle avec gravité. Ah ! si ces deux pauvres enfants pouvaient seulement compter sur vous !...

Il eut un geste vif comme pour promettre, mais la honte et l'émotion lui coupèrent la parole et précipitamment, il referma la porte.

#### IV

Au bord du lac pittoresque formé par la rivière Richelieu, et qu'on appelle le Bassin de Chambly, non loin du vieux fort en ruine — vestige de la domination française au Canada — s'élevait à l'ombre d'érables magnifiques, l'habitation du notaire Destoles et de sa famille. Ce fut devant cette demeure que l'avant-veille de Noël 1891, s'arrêta le traîneau qui ramenait de St. Jean, où ils avaient

quitté le train, M. et M<sup>me</sup> Robelle et leur petite compagne.

Toute enveloppée de soyeuses fourrures blanches et les joues rosées par le froid, la nièce d'Anna était belle comme un Jésus de cire. Ses vêtements élégants avaient transformé le bébé plébéen en une mignonne demoiselle comme on en voit sur les cartes de mode. En la regardant dans ces atours, il vous semblait que son aristocratique petite figure eut trouvé là un élément naturel. C'était au point que la sage M<sup>me</sup> Destoles elle-même, à la vue de sa protégée ainsi métamorphosée, se prit à dire intérieurement : Quel dommage !

La raison pour laquelle M. et M<sup>me</sup> Robelle faisaient à la femme du notaire leur première visite est qu'ils espéraient qu'elle voudrait bien se faire auprès d'Anna l'avocate d'un nouveau projet.

Puisque la tante de Marie répugnait si fort à se séparer de l'enfant, voilà ce à quoi ils avaient songé : Ils amèneraient la tante et la nièce à Boston. Anna serait installée très commodément dans un hospice, et deux fois par semaine on lui enverrait la petite avec sa gouvernante.

— Il ne peut pas être question, ajoutait le jovial M. Robelle, sans se douter qu'il parlait en égoïste, de les garder ensemble à la maison. Ma femme qui veut être une mère pour le bébé n'aurait aucune autorité sur elle et n'arriverait jamais à conquérir son affection tant que l'autre serait là.

Depuis son entrée la petite Marie s'était établie à la fenêtre et regardait au dehors attentivement. Elle se retourna tout-à-coup pour regarder avec des yeux intéressés M<sup>me</sup> Destoles qui venait de parler. S'approchant d'elle d'un mouvement spontané, elle tira sa manche et la força de se pencher. Quand l'oreille de la dame fut à portée de sa bouche :

— Je veux voir Nana, dit-elle tout bas.

Le spectacle de la rue de son village, la figure et la voix de l'amie de sa grand'mère avaient réveillé des souvenirs dans son petit cœur. Et maintenant un grand désir, un besoin impérieux de revoir son monde l'aiguillonnait jusqu'à la souffrance. Ses lèvres ne cessaient de murmurer avec un léger tremblement :

— Je veux voir Nana ! Je veux voir maman ! Elle avait toujours donné ce nom à l'aïeule.

En deux mots M<sup>me</sup> Destoles avait ruiné les espérances du jeune couple.

A son ton les époux avaient compris qu'il était inutile d'insister. Un immense désappointement se peignait sur la figure de l'américaine qui répétait souvent tout en accusant Anna d'égoïsme : "*It is too bad. It is really too bad !*"

Très sèchement elle répondit à M<sup>me</sup> Destoles insinuant que si l'on voulait favoriser les orphelines, il fallait se résigner à leur faire la charité à domicile :

— Une aussi grande indépendance suppose des moyens de se passer de charité. Anna, madame, doit avoir des ressources que vous ne connaissez pas, pour se montrer aussi arrogante...

L'amie des Duroche allait répondre un peu vertement que la pauvreté n'excluait pas le droit d'aimer les siens, quand la bonne de la maison ouvrit la porte du salon et s'effaça pour laisser passer quelque visiteur invisible encore et lent à entrer.

Un couple apparut enfin dans l'encadrement. Il se composait d'une vieille dame ou demoiselle vêtue de noir, ayant accrochée — cramponnée plutôt — à son bras une petite personne couverte d'une voile de crêpe. La maîtresse de la maison se leva pour aller au-devant des nouvelles venues qu'elle reconnaissait.

— Comment, c'est vous, Anna !

L'infirme releva son voile sans oser regarder dans le fond du salon où se tenait le groupe, car elle était très timide.

— Oui, madame, répondit-elle. Je suis venue avec M<sup>lle</sup> Sophie pour vous annoncer une bonne nouvelle...

Un cri perçant retentit au fond de la chambre. Au son de la voix familière, la petite Marie à qui on avait donné un livre d'images, s'était laissée glisser en bas de son siège et avait couru éperduement se jeter sur l'infirme.

Blême et tremblante, celle-ci s'affaissa sur une chaise tandis que Marie grimpa lestement sur ses genoux l'étranglait dans ses petits bras en murmurant avec des éclats de rire qui ressemblaient à des sanglots : Nana ! Nana ! Nana !

Les premiers moments d'émotion passés, de froids bonjours s'échangèrent entre les parents.

— Mais quelle est cette bonne nouvelle que

vous veniez nous annoncer ? fit M<sup>me</sup> Destoles pour dire quelque chose.

Anna ouvrait la bouche pour répondre quand la petite l'étreignit de nouveau dans un embrasement qui arracha son chapeau de crêpe. Alors elle tourna ses yeux heureux vers sa compagne comme pour la prier de parler pour elle.

M<sup>lle</sup> Sophie expliqua qu'un avis officiel était arrivé le matin de Montréal, annonçant au tuteur de Marie que le grand-père de la petite — le père du pauvre aliéné — était mort en la faisant sa légataire universelle. Le legs consistait en une belle terre évaluée à cinq mille dollars. C'était l'aisance, la tranquillité, presque le bonheur pour les humblés créatures.

Le cousin s'avança :

— Nous aussi, Anna, dit-il, nous étions disposés à faire quelque chose pour vous.

— Merci, mon cousin, répliqua la boiteuse que

tous ces heureux événements rendaient indulgente. Vous êtes bien bon, mais vous voyez que c'est inutile.

— *It is too bad !* recommença Mistress Robelle, en caressant la main de Marie. L'arbre de Noël était déjà garni à son intention — et bien garni !

— Nous ne l'avons pas oubliée non plus, rétorqua Anna triomphante. Ses étrennes sont toutes prêtes, moins belles que les vôtres, bien sûr, mais assez belles cependant pour lui faire plaisir.

— As-tu fait des *coquignoles*, Nana ? demanda Marie en se penchant comme pour lire la réponse dans les yeux de sa tante.

— Oui, ma chérie.

— Et tu n'as pas oublié ma bonnefemme en *coquignoles* ?

-- Non, ma chérie.

— Bon ! Viens voir maman *apésent*.

M<sup>me</sup> Dandurand.

### Conseils de la Mère Grognon

En général si l'on était plus préoccupé de rendre au prochain les égards et les procédés qui lui sont dus en justice, que de surveiller ses actes d'un œil soupçonneux pour voir s'il ne nous manque pas en quelque façon, les choses iraient mieux. S'il y a un moyen que tout le monde soit content, le voilà.

La bienveillance attire la bienveillance, tandis que la susceptibilité et les reproches glacent la sympathie et engendrent l'aigreur.

Je trouve dans les pensées inédites de Beecher, une parole profonde sur l'hérédité : " Il semble injuste, dit-il, que quand un homme fait le mal



ses enfants héritent d'une inclination vicieuse presque irrésistible ; il paraît dur qu'un homme adonné à l'intempérance transmette à ses fils une soif furieuse pour les boissons enivrantes ; on trouve sévère la loi d'atavisme qui légue les maladies d'une génération à l'autre et fait expier à des innocents la transgression aux règles de la saine hygiène de leurs ascendants. Mais quel pouvoir de restreinte et de réforme doit donner à tout homme digne de ce nom, cette pensée : " Je ne réponds pas seulement pour moi mais je porte la responsabilité de ma lignée jusqu'à la troisième et quatrième génération ! "

## Ici et Là.

### UNE OPINION DE NAPOLEON I. SUR MARIE-ANTOINETTE.

“ La reine Marie-Antoinette eût été sans doute, dans tous les temps, l'ornement de tous les salons ; mais sa façon d'être n'avait pas peu contribué à provoquer, à précipiter la catastrophe. Elle avait tout fait changer les mœurs de Versailles ; l'antique gravité, la sévère étiquette se trouvaient transformées en gentillesses aisées, en vrais marivaudages de boudoir. Nul homme sensé, nul homme de poids ne pouvaient échapper à la mystification de jeunes courtisans, dont la disposition naturelle à la moquerie se trouvait aiguillonnée encore par les applaudissements d'une jeune et belle souveraine.

“ Si ce n'est pas un sujet de remords, ce doit être, au moins, un bien grand sujet de regret pour tous les cœurs français, que le crime commis dans la personne de cette malheureuse reine. Il y a une grande différence entre cette mort et celle de Louis XVI, quoique, certes, il ne méritait pas son malheur.

“ Telle est la condition des rois, leur vie appartient à tout le monde ; il n'y a qu'eux seuls qui ne puissent pas en disposer. Un assassinat, une conspiration, un coup de canon, ce sont là leurs chances. César et Henri IV ont été assassinés ; l'Alexandre des Grecs l'eût été s'il eût vécu plus longtemps...

“ Mais une femme, qui n'avait que des honneurs sans pouvoir, une princesse étrangère, le plus sacré des otages, la traîner du trône à l'échafaud à travers tous les genres d'outrages ! Il y a là quelque chose de pire encore que le régicide !”

Faire ce qu'on veut serait trop beau, c'est déjà bien joli quand on peut s'abstenir de faire ce qu'on ne veut pas.

\* \* \*

Il y a des coquins sans le savoir et qui, très naïvement, se prennent pour d'honnêtes gens.

∞ *Quelle est la religion des académiciens français !*

MM.

Ernest Legouvé..... Catholique.  
 Duc de Broglie..... Catholique.  
 Camille Doucet..... Catholique.  
 Emile Ollivier..... Catholique.  
 Duc d'Aumale..... Catholique.  
 Alfred Mézières..... Catholique.  
 Alexandre Dumas..... Libre-penseur.  
 Jules Simon..... Catholique.  
 Gaston Boissier..... Catholique.  
 Victorien Sardou..... Catholique.  
 Duc d'Audiffret-Pasquier Catholique.  
 Edmond Rousse..... Catholique.  
 Sully-Prudhomme..... Catholique.  
 Louis Pasteur..... Sans relig. connue.  
 Victor Cherbuliez..... Protestant.  
 Mgr Perraud..... Catholique.  
 Edouard Pailleron..... Catholique.  
 François Coppée..... Cathol. pratiquant  
 Ferdinand de Lesseps... Catholique.  
 Victor Duruy..... Catholique.  
 Joseph Bertrand..... Catholique.  
 Ludovic Halévy..... Cathol., fils d'Israélite  
 Léon Say..... Protestant.  
 Edouard Hervé..... Catholique.  
 Octave Gréard..... Catholique.  
 Comte d'Haussonville... Catholique.  
 Jules Claretie..... Catholique.  
 Henri Meilhac..... Israélite.  
 Vte Melchior de Vogüé. Cathol. militant.  
 Ch. de Freycinet..... Protestant.  
 Pierre Loti..... Catholique.  
 Ernest Lavisse..... Catholique.  
 Thureau-Dangin..... Catholique.  
 Vte. Henri de Bornier... Catholique.  
 Challemel-Lacour..... Athée.  
 F. Brunetière..... Catholique.  
 José-Maria de Heredia.. Catholique.

\* \* \*

### LA PRINCESSE DE BISMARCK.

La femme du grand homme d'état allemand, qui vient de mourir à Varzin, était âgée de soixante-dix ans.

Elle épousa le comte de Bismarck en 1847, au moment où celui-ci, âgé de trente-deux ans, était encore le type accompli du jeune gentilhomme rural de la vieille Prusse.

Bismarck était alors membre de la Diète de la

Saxe prussienne ; il commençait à tourner ses vues vers la grande politique, et n'était plus un inconnu, quand il s'éprit subitement, dans un bal, de Mlle de Puttkamer, à laquelle il plut dès cette première rencontre.

On raconte que le soir même les deux jeunes gens furent, comme disent les Anglais, *engaged* l'un vis-à-vis de l'autre.

Le mariage d'arrangements était alors plus rare qu'aujourd'hui. L'ancienne France l'ignorait entièrement, et plaignait les familles régnantes d'être plus ou moins astreintes à cette déplorable pratique. L'Allemagne resta plus longtemps fidèle aux traditions antiques, et les mœurs que la bourgeoisie a partout acclimatées aujourd'hui connaissaient alors des exceptions jusque dans l'aristocratie.

Aussi quand Bismarck et sa fiancée crurent que le moment d'avouer leur inclination aux parents ne devait pas être retardé, Bismarck demanda un rendez-vous à M. de Puttkamer. Mais au moment de demander la main de la jeune fille, Bismarck, se trouvant à court de paroles, se tourna brusquement vers mademoiselle de Puttkamer et l'embrassa sur les deux joues. Le père fut ravi, et donna son consentement sans hésiter.

Impossible d'imaginer une existence plus calme, plus effacée, plus modeste que celle de la princesse, qui se contenta de suivre sans bruit l'extraordinaire fortune de son mari.

On oublierait même qu'elle a vécu, si quelques lettres, écrites par Bismarck à sa femme, en deux ou trois circonstances solennelles, aux mauvais jours de 1870, par exemple, n'appartenaient à l'histoire qui accorde donc une petite et humble place à cette femme sans prétentions.

Il n'est pas douteux que le vieillard, bientôt octogénaire, ne supporte péniblement le coup qui le frappe. Dans tous les cas, ses amis devront renoncer aux manifestations éclatantes qu'ils préparaient pour le 1<sup>er</sup> avril prochain, quatre-vingtième anniversaire de naissance de l'ancien chancelier.

Un jeune romancier français, M. Ch. Beset, écrit les belles paroles qui suivent dans la préface de son dernier livre dédié à Paul Bourget :

... " En la fin redoutable de ce siècle où se sont agités, sans être résolus, les problèmes les plus complexes ; où tant d'idées ont fait irruption, comme les torrents déchaînés que vomit la bouche crevée d'un glacier, devenu abîme ; où les contempteurs de quinze ou vingt siècles retombés dans le silence ont eu beau jeu à railler, mépriser, bafouer, contaminer ou simplement nier les faits les plus éclatants et les figures les plus pures, il s'est fait tout à coup un retour inattendu vers les traditions anciennes, pourquoi ne pas dire vers les arcanes de la Foi ?

" Des choses dont on riait, on ne rit plus aujourd'hui, sinon par bêtise. Et les coupables de ces bêtises-là, nous les ignorons, vous et moi. Ce que le matérialisme taxait de superstition devient matière à examen scientifique.

"... Le monde redevient chrétien, sans le vouloir peut-être, sans, assurément, s'endouter."

## CURE D'EAU.

Comme purgatif ou laxatif prenez les **Pilules Kneipp** dont l'action est efficace et hygiénique, **50c a boîte.**

Dépôt général à la Pharmacie Lanctot, 299 1/2 rue St. Laurent.

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable, il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicié.